

BS2618 .C44 1866  
GTU Storage  
Chery, Marcolino  
Les apotres de M. Ernest  
Renan, devant la  
philosophie, l'histoire et  
la Morale,

**LIBRARY USE ONLY**

BS  
2618  
C44  
1866  
GTU  
Storage

**SIZE 2**

**DEAR READER,**

**DUE TO THE FRAGILITY AND/OR  
BRITTLINESS OF THIS BOOK,  
IT MUST BY USED IN THE LIBRARY  
AND CANNOT BE PHOTOCOPIED.**

**PLEASE BE GENTLE WITH IT.**

**THANK YOU.**

C. C. McCOWN  
1641 SCENIC AVE.  
BERKELEY 4, CALIF.

LES

# APOSTRES

DE M. ERNEST RENAN

DEVANT

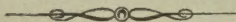
LA PHILOSOPHIE, L'HISTOIRE ET LA MORALE

PAR

Le R. P. M. CHÉRY

DES FRÈRES PRÊCHEURS

*Et mentita est iniquitas sibi.*  
(Ps. XXVI, 12.)



PARIS

LIBRAIRIE V<sup>e</sup> POUSSIELGUE ET FILS,

Rue Cassette, 27

—  
1866

BS  
2618  
C44  
1866  
GTU  
Storage



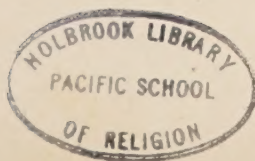
Gift of  
McCown family  
In Memory of  
C. C. McCown



LES

# APOSTRES

DE M. ERNEST RENAN



PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

Chéry, Marcolino

LES

# APOTRES

DE M. ERNEST RENAN

DEVANT

LA PHILOSOPHIE, L'HISTOIRE ET LA MORALE

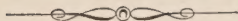
PAR

Le R. P. M. CHÉRY

DES FRÈRES PRÊCHEURS

*Et mentita est iniquitas sibi.*

(Ps. xxvi, 12.)

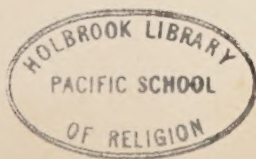


PARIS

V<sup>e</sup> POUSSIELGUE ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Rue Cassette, 27

—  
1866



BS2618.C44

1866

FT40

R29a

XC4

85784

Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



# LES APOTRES

DE M. ERNEST RENAN

---

En 1863, paraissait, sous le titre de *Vie de Jésus*, le tome premier d'une *Histoire des Origines du Christianisme*. Sorti d'une plume qui avait fait ses preuves et s'annonçant sous le nom d'un homme qui siégeait parmi les membres de l'*Institut*, ce livre devait avoir une grande valeur historique, un incontestable mérite littéraire et tout le relief d'une œuvre éminemment philosophique. On pouvait s'attendre à y trouver des recherches curieuses, une critique grave, une érudition de bon aloi, ces principes de sagesse, de loyauté, de respect de soi-même et des autres, qui doivent être, à défaut d'autre chose, l'éternel apanage et la couronne des grands maîtres de la science. Il n'en était rien pourtant. Après avoir ouvert l'ouvrage, on vit bien que ce n'était point une histoire, mais un roman, une sorte de pamphlet biographique, une de ces tristes œuvres qui ne se recommandent de rien et ne peuvent se justifier à aucun point de vue. C'était la première fois peut-être que Jésus-Christ était aussi audacieusement attaqué dans le royaume très-chrétien. Aussi le livre n'eut qu'un succès de scandale. Tout ce qu'il y a en France d'honnêtes gens s'en émut; les philosophes le désavouèrent, au nom de la philosophie; les savants s'indignèrent, comme d'un outrage fait à la science de la part d'un confrère; les faibles se scandalisèrent; les vrais chrétiens s'attristèrent d'un attentat aussi dangereux que ridicule; beau-

coup soupçonnèrent l'auteur de briguer la popularité; plusieurs crurent qu'il cherchait à s'étourdir et à justifier, plus encore à lui-même qu'aux autres, sa désertion du Christianisme; tous ne voulurent y voir que l'essai d'un nouvel Erostrate, amateur de bruit et avide de renommée. Le livre eut pourtant du succès, mais un succès qui fait couler les larmes, révolte la conscience et doit ouvrir les yeux à quiconque tient encore à sa propre estime. Il fut applaudi, applaudi à chaudes mains, accueilli par de nombreux vivat, mais applaudi par la mauvaise presse, accueilli par une foule crédule, et par tous ceux qui ont au cœur un intérêt d'orgueil ou de débauche à défendre et sont aises de trouver une arme contre des lois draconiennes, une excuse contre un Evangile qui commande le respect du pouvoir, sauvegarde le droit de propriété et fait du travail et de l'honneur une loi et une condition de la vie.

On pouvait croire que M. Ernest Renan s'en tiendrait là et serait découragé par son triomphe. Il semble, au contraire, avoir eu à cœur de réaliser ce mot effrayant des saintes Écritures: *Impius, cum in profundum venerit, contemnit*, et, avec la même audace, la même impiété, il vient d'écrire le tome second de son *Histoire des origines du Christianisme*, LES APOTRÉS.

Nous avons ouvert ce livre et, nous devons le dire, nous avons éprouvé une déconvenue. Nous nous attendions bien à voir l'insulte et le blasphème tomber sur la face de Jésus-Christ et des apôtres, nous pensions que le maître, une fois dépouillé de sa divine auréole et descendu de son piédestal, les disciples seraient traînés dans la boue, et nous devions compter qu'on les stigmatiserait de la sorte : « *Petits, étroits, ignorants, inexpérimentés, ils l'étaient autant qu'on peut l'être* (1). » C'était justice et, d'ailleurs, c'était prédit : *Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront.*

(1) LES APOTRES, ch. IV.

*S'ils n'ont pas respecté ma parole, ils ne respecteront pas la vôtre* (1). Ce qui m'étonne, c'est que M. Renan n'ait pas tenu compte des légitimes reproches qui lui ont été adressés, au nom de la science ; ce qui me surprend, c'est qu'il persiste à traiter son public en gens niais et crédules, avec lesquels on est dispensé du devoir de donner des preuves ; ce qui me paraît inexplicable, c'est la suffisance de sa parole, la frivolité de sa science, le ton singulièrement dégagé et la libre allure de ses négations. Tout ce qui manquait dans la *Vie de Jésus* manque dans les *Apôtres* : le travail, le sérieux, l'érudition, la critique, le vrai savoir n'y ont point leur place ; la manière systématique, le parti-pris, l'utopie rationaliste, le mythe conduit avec habileté, la légende purement romanesque ont tous les honneurs du livre. C'est un de ces ouvrages que l'on parcourt avec curiosité, où l'on va de stupéfaction en stupéfaction, si toutefois on a le courage d'attendre la fin, et dont on dit en le fermant : C'est faible ! il n'y a rien de plus faible !

Nous n'aurions point songé peut-être à prendre la plume, si nous n'avions été révolté de certaines insinuations perfides à l'endroit du clergé. L'auteur des *Apôtres* a osé écrire dans son *Introduction* : « Il est des personnes rivées en quelque sorte à la foi absolue ; je veux parler des hommes engagés dans les ordres sacrés ou revêtus d'un ministère pastoral. Même alors, une belle âme sait trouver des issues. Un digne prêtre de campagne arrive, par ses études solitaires et la pureté de sa vie, à voir les impossibilités du dogmatisme littéral ; faut-il qu'il contriste ceux qu'il a consolés jusque-là, qu'il explique aux simples des changements que ceux-ci ne peuvent comprendre ? A Dieu ne plaise ! Il n'y a pas deux hommes au monde qui aient juste les mêmes devoirs. Le bon évêque Colenso a fait un acte d'honnêteté comme l'Église n'en a pas vu depuis son origine, en écrivant ses doutes dès qu'ils lui

(1) SAINT JEAN, *Évang.*, chap. XV, vers. 20.

sont venus. Mais l'humble prêtre catholique, en un pays d'esprit étroit et timide, doit se taire. Oh ! que de tombes discrètes, autour des églises de village, cachent ainsi de poétiques réserves, d'angéliques silences ! Ceux dont le devoir a été de parler égalèrent-ils le mérite de ces secrets connus de Dieu seul ? »

Nous sentons le besoin de protester, au nom de tous nos frères dans le sacerdoce. Nous ne sommes point une armée de lâches et d'hypocrites, nous ne sommes point de ceux qui veulent imposer aux autres des fardeaux qu'ils n'entendent point porter eux-mêmes ; nous marchons sous un drapeau qui porte dans ses plis le glorieux nom de *Veritas*, et nous parlons suivant nos convictions et non suivant les conventions et les convenances du monde et du mensonge. Notre doctrine est assez lumineuse, notre symbole assez glorieux, nos mystères assez consolants, nos espérances assez belles, pour que nous n'ayons point besoin de chercher un idéal ailleurs et de nous créer un système religieux absolument personnel. La foi du charbonnier comme la foi du grand docteur repose sur les mêmes assises, et le Dieu du peuple nous suffit, parce qu'il ne saurait y avoir qu'un Dieu, comme il n'y a qu'une seule vérité.

Nous nous séparons donc de M. Renan et notre dissidence n'est pas seulement religieuse, elle est toute scientifique. Nous avons à cœur de lui prouver que le catholicisme ne craint point la lumière et ne repousse pas la science, et que c'est, au nom même de la science, que nous entendons repousser les vaines théories et les rêveries imaginaires de l'historien des *Apôtres*. Aujourd'hui nous n'entrerons pas dans l'exposé du livre ; nous nous arrêterons à l'introduction où se trouvent le germe de toutes les erreurs et le venin de toute la doctrine, et nous la jugerons au point de vue de la philosophie, de l'histoire et de la morale.



I

**Le livre des Apôtres devant la philosophie.**

M. Renan a entrepris d'écrire l'*Histoire des origines du Christianisme*, et après avoir raconté, avec un tour plus ou moins romanesque, la vie de Jésus, il a voulu rapporter les travaux, les épreuves et les conquêtes des premiers disciples, dans un livre qu'il intitule « *les Apôtres*, » parce qu'il expose la période d'action commune, durant laquelle la petite famille créée par Jésus marche de concert, et est groupée moralement autour d'un point unique, Jérusalem (1). » Il s'agit donc d'hommes, d'événements, dont nous n'avons pas été témoins et contemporains, et sur lesquels ont passé les générations et les siècles. Nous ne pouvons arriver à connaître ces faits, qu'en fouillant dans les archives de l'époque, qu'en interrogeant ceux qui ont vécu avant nous, qui ont appris de leurs pères le récit de toutes ces choses, et en ont pieusement recueilli et gardé la tradition. Or, si, dans les siècles qui nous ont précédés, il y a plusieurs historiens et plusieurs livres relatant ces événements qui nous intéressent ; si ces écrivains se trouvent aux deux extrémités des âges ; si les uns touchent aux temps apostoliques et les autres à l'époque contemporaine, quel est l'auteur qui aura notre préférence et le document qui parlera le plus haut à notre esprit ? Quel est le témoignage qui offrira le plus de garantie et la page qui fera autorité ? Évidemment, s'il faut accepter l'un ou l'autre récit, le choix n'est pas douteux : la main et le regard s'étendront d'abord sur la narration primitive, car un témoin qui a vécu au milieu des faits qu'il rapporte ou qui en a recueilli le souvenir des lèvres d'hommes qui y avaient été eux-mêmes mêlés, un témoin qui vient vous dire : Ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu, nous venons

(1) LES APOTRES, *Introduction*.

vous l'annoncer (1), n'est-il pas plus acceptable qu'un narrateur, qui écrit à de longs siècles de distance des événements, n'a point vu les faits qu'il rapporte, n'a point conversé avec les héros à qui il prête les plus étonnants discours, mais, s'est dit un jour, en lisant le récit d'auteurs contemporains : cette histoire est à refaire ! et s'est enfermé, en effet, dans son cabinet et a écrit un livre historique, sans autres données que celles de l'imagination la plus ardente et d'un esprit froidement et implacablement systématique. Repousser le premier récit pour s'arrêter au second, c'est s'exposer à la méprise et à l'erreur ; le faire avec discernement et de propos délibéré, c'est s'enlever tout prestige devant l'opinion publique, c'est ruiner le crédit et la puissance de sa parole, c'est se mettre pour jamais au ban de la philosophie et de la critique. C'est le tort que vient de se donner une fois de plus M. Renan, en écrivant *les Apôtres*. Il avait pour guider sa plume deux sortes de documents : les uns ayant traversé les âges, et obtenu, sans conteste, le respect de dix-huit siècles ; les autres nés d'hier, non pas en Judée ou à Rome, mais loin du théâtre des événements, dans un pays devenu la terre classique du scepticisme et des sentimentales rêveries. Entre saint Luc, le compagnon de saint Paul, et Strauss, le nébuleux écrivain des bords du Rhin, il a choisi le dernier.

Et pourquoi ? Est-ce la critique qui a dicté son choix ? Strauss aurait-il fait sur les *Actes des Apôtres* le travail de consciencieuse érudition que les bénédictins et les jésuites ont dû faire sur les *Acta sanctorum* qui avaient paru dans les premiers siècles ? aurait-il réussi à dépouiller l'Évangile de son caractère légendaire ? aurait-il trouvé des preuves nouvelles, des démonstrations inconnues qui lui auraient permis de dégager la lumière du sein des ombres, et l'histoire du sein des mythes ? C'est le contraire qui a lieu. Strauss a pleinement sacrifié à la fable, il ne s'est inspiré

(1) 1<sup>re</sup> Epît. de saint Jean, chap. 1, vers. 3.

que de récits apocryphes et nous a ramenés des sommets lumineux de l'histoire dans les champs ténébreux du romanesque et de l'invraisemblable. Pourquoi alors le préférer à l'auteur des *Actes des Apôtres* ? Luc, l'historien des pérégrinations et des combats apostoliques, nous en aurait-il habilement imposé et n'aurait-il fait de nous que des dupes ? Quelles sont donc les qualités d'un historien ? Comment aurons-nous la certitude que nous n'avons pas été le jouet d'un diseur habile ? Voici une page qui me semble réunir toutes les conditions d'un témoignage digne de foi et capable de faire autorité. « Puisque l'homme peut tromper, nous devons nous convaincre qu'il ne nous trompe pas, et, pour cela, demander à ses habitudes, à son caractère, à ses mœurs, à son langage, à ses intérêts, aux circonstances dans lesquelles il se trouve placé, des garanties de sa véracité. Or, l'homme ne trompe pas, lorsque, d'habitude, il est franc et sincère ; il ne trompe pas, lorsqu'il est simple et grave ; il ne trompe pas, lorsqu'il est de mœurs honnêtes et austères ; il ne trompe pas, lorsqu'il parle naïvement et sans art ; il ne trompe pas, lorsqu'il est constant et uniforme dans ses affirmations : il ne trompe pas, lorsque aucune passion n'est intéressée dans son témoignage ; il ne trompe pas, lorsqu'il a tout à craindre d'une imposture facile à découvrir ; il ne trompe pas, lorsqu'en attestant il compromet la paix et la sécurité de sa vie ; il ne trompe pas, lorsque, à ces qualités essentielles, il joint des qualités transcendantes : à un sens droit, des lumières extraordinaires ; à une probité irréprochable, des vertus suréminentes ; à une noble constance dans son affirmation, un zèle ardent, une fermeté héroïque, qui bravent toutes les menaces, tous les périls, la mort même, plutôt que de se déshonorer par une rétractation. Il ne trompe pas, lorsque son témoignage s'unit à celui d'un autre homme, de deux, de quatre, de dix, de vingt, de cent, d'une multitude immense ; lorsque tous ces témoins, divisés par l'origine, le rang, les lumières,

le langage, les mœurs, les passions, l'intérêt, s'accordent à dire la même chose, varient sur des circonstances insignifiantes, mais jamais sur la substance du fait ; lorsque de leur affirmation ils tirent des conséquences pratiques qui répriment leurs passions, corrigent leurs vices, réforment leur vie ; enfin, lorsque tous consentent à périr, dans une commune hécatombe, afin de sceller de leur sang la vérité du fait qu'ils affirment (1). »

Or saint Luc, à tous ces titres, porte à son front la couronne de la sincérité. 1° Il est simple et grave ; son récit ne sort jamais du calme, de la majesté et de la sérénité de l'histoire ; il n'affecte point la chaleur du polémiste et l'emphase du panégyriste ; il ignore toute les habiletés littéraires ; point d'épithètes à effet ; point de pièces de réserve, point de coups de théâtre ; on sent un témoin probe et impartial, qui semble même s'être fait une loi de voiler ses impressions personnelles pour ne laisser parler que les faits. 2° Il est de mœurs honnêtes et austères ; la sainteté de l'Évangile a touché son cœur et a fait de lui l'ami et le compagnon des apôtres ; leur vie sobre et laborieuse a été sa vie ; leurs fatigues, leurs privations, leurs périls, il les a connus et supportés avec une force héroïque ; il s'est acquis par sa vertu l'estime et l'admiration des églises et il est mort dans la gloire d'un noble et austère célibat. 3° Il est constant et uniforme dans ses affirmations ; le caractère de ses héros ne se dément jamais, les événements ne se dénaturent point sous son style, et ceux qui voudront y regarder de près, ne verront dans son récit pas même l'ombre d'une contradiction. Ce sera pour nous un

(1) LE PÈRE MONSABRÉ, *Conférence XXXI<sup>e</sup>, des Témoignages*.

Le Père Monsabré vient de publier quatre années de conférences prêchées au couvent de Saint-Thomas-d'Aquin de Paris. Sous le titre d'*Introduction au dogme catholique*, elles renferment une série d'études sur les principales erreurs du temps, les prophéties, les miracles et les témoignages. Nous ne croyons pas que ces questions aient été traitées nulle part avec plus d'ensemble et d'une manière plus complète.



devoir et une joie d'en donner la preuve. 4° Son témoignage est confirmé par celui des contemporains, et malgré les recherches et le bon vouloir de la critique moderne, il est impossible de le convaincre d'erreur historique. 5° il n'a au cœur d'autre passion que celle de la vérité, et il n'entend la sacrifier à aucun intérêt, ni à l'intérêt privé, ni à l'intérêt national, ni à la gloire de l'Église, ni à l'honneur des apôtres ; il dira ce qui est contre eux, comme ce qui est pour eux ; il racontera les faiblesses et les fautes de Saul, comme les travaux et l'héroïsme de saint Paul ; il ne taira pas plus les contradictions et la fortune adverse que les succès, les triomphes et les miracles de son maître ; il sera historien avant tout, et à l'impartialité, la droiture et l'équité de sa narration on pourra presque se demander si son livre est l'œuvre d'un disciple ou non.

Voilà pourtant l'homme que M. Renan repousse, voilà l'autorité qu'il rejette, voilà le témoignage qu'il ne reçoit que secondairement. Est-ce faire acte de dévouement à la sincérité et à l'honneur ? est-ce rendre justice à la science, reconnaître les droits de l'histoire, suivre les conseils de la sagesse ? est-ce enfin s'inspirer des règles de la critique et glorieusement mériter de la philosophie, cette noble conseillère qui abdique les partis-pris, les préjugés vulgaires, les idées étroites, les passions mesquines et fait profession de ne rendre hommage qu'à la vérité ? Ah ! la vérité, l'austère vérité, il y a bien des hommes qui en rient et qui disent, comme Pilate, en se lavant les mains : *quid est veritas ?* mais ceux-là ne sont point philosophes et la philosophie n'a rien à démêler avec eux.

Ce n'est pas seulement dans le choix des sources que M. Renan a erré, c'est encore dans le méthode qu'il a suivie.

Quelle est cette méthode ? La même que celle qui nous a étonnés dans la *Vie de Jésus* : l'homme ne se refait pas en trois années. L'artiste jette involontairement sur ses

toiles quelques traits de sa physionomie ; ce cachet distinctif se retrouve en toutes ses œuvres. C'est ce qui constitue sa manière, et c'est même ce qui aide à caractériser telle école et à distinguer tel grand maître de tel autre, l'école florentine, par exemple, de l'école siennoise. Il en est de même de l'écrivain ; il porte fatalement dans ses œuvres quelque chose de son âme. L'âme se révèle par la pensée et la parole et, en entendant une belle parole, en voyant une grande pensée, on peut dire, sans crainte de se tromper : j'ai vu, j'ai entendu une grande âme ! Comme la manière et la touche d'une main habile se retrouve dans toutes les œuvres sorties de son pinceau, le caractère, la méthode, le procédé d'un historien se découvrent dans tous ses écrits et il n'est pas surprenant que nous retrouvions dans *les Apôtres* les cachets historiques de la *Vie de Jésus*. Cette méthode ne devrait pas être celle de M. Renan, ce n'est point elle qui lui a ouvert les portes de l'*Institut*, car c'est celle des écrivains de dernier ordre, de tous ceux qui veulent tenir une plume et écrire leur nom en tête d'un livre et n'ont cependant pas le courage de se vouer à de patientes recherches, et à de graves et longues méditations. Le procédé de M. Renan se résume en quatre mots : l'affirmation sans preuves, la négation sans fondement, la proposition dubitative ou hypothétique lestement substituée à une proposition absolue, l'insinuation souterraine, perfidement employée, quand une accusation n'oserait se soutenir au grand jour. C'est la guerre des Parthes transportée sur le terrain de la philosophie.

Que l'on affirme des choses qui ne se sont point encore soutenues, ne se voient dans aucun livre, ne sont tombées d'aucune bouche et ne sont venues en pensée à personne ; que l'on cherche dans l'histoire, que l'on creuse le sol, que l'on découvre des fragments d'inscriptions, des mots mystérieux gravés sur un fût mutilé et un reste de frise enfoui sous la poussière et la mousse, et après cela que

l'on vienne dire : en tel pays, chez tel peuple s'est produit tel événement que l'on ne soupçonne pas. — A la bonne heure. Mais alors produisez vos preuves, montrez votre tronçon de colonne, discutez les caractères cunéiformes ou autres, trouvez un sens raisonnable à tous ces hiéroglyphes, consultez des hommes à même de vous comprendre, et, s'il y a lieu, de vous contredire ; donnez à vos affirmations la glorieuse consécration d'un contrôle solennel, sinon, je le déclare, vous n'êtes point philosophe. Eh bien ! ce qui est exigé quand il s'agit d'une pièce de monnaie, d'un vase étrusque, d'un dolmen celtique, d'un camp romain, on n'aurait pas le droit de l'exiger quand il s'agit des choses de l'âme et des choses de Dieu, et tout prédicant aurait la faculté d'affirmer sans preuves, quand il soulève des questions qui touchent à la paix des consciences humaines et à cet admirable commerce de l'homme avec son créateur !

Qui affirme sans preuves peut bien se donner le tort de nier sans fondement. Jusqu'ici tout le monde a cru que Charlemagne était un prince grand de cœur et grand d'esprit, qu'il avait écrasé les Lombards sous les murs de Pavie, pris sur sa tête la couronne de fer et confirmé au pape la suzeraineté de Rome et de l'exarchat de Ravenne ; qu'il avait vaincu et pacifié la Saxe, reçu du calife de Bagdad les clefs du saint sépulcre et mérité le titre d'auguste et d'empereur des Romains ; qu'il avait publié des capitulaires devenus fameux, fait de la France le premier empire de ces temps-là et conquis un nom qui est resté grand parmi les plus grands. Si l'on venait aujourd'hui traiter cette croyance populaire de superstition et nier non pas le nom et l'existence de Charlemagne, mais ses conquêtes, ses exploits héroïques dans la paix et dans la guerre, cette gloire qui rayonne autour de sa tête, ce génie merveilleux qui plane au-dessus de tous les actes de son gouvernement ; si l'on venait vous dire que Charlemagne n'a été qu'un misérable chef de tribu, qu'il n'a eu à lutter que

contre les chacals qui se jetaient sur ses troupeaux et n'a jamais tiré l'épée que contre les voleurs, qui attaquaient la nuit son douar, et que de ce prince obscur la légende a fait un mythe et la superstition religieuse un idéal, propre à servir de leçon aux rois ; si l'on vous débitait cette thèse avec le plus imperturbable sang-froid et qu'à vos sourires on ne répondit qu'avec des inflexions de voix plus accentuées et le visage le moins railleur, vous ne vous tiendriez pas pour satisfaits, vous demanderiez raison de cette étonnante négation d'une histoire parfaitement authentique et vous solliciteriez des preuves. Ne sommes-nous donc pas fondés aujourd'hui à repousser la négation qui s'attaque au christianisme et à ses premiers apôtres ? on veut détruire l'édifice le plus auguste, le plus saint et le plus inviolable, et l'on prétend ne pas nous en dire la cause ; on porte la main sur l'arche sacrée des écritures, et l'on évite de nous donner une explication ? Qui ne voit tout ce qu'un pareil procédé a d'illogique et d'irrationnel ? Nous sommes disposés pourtant à n'être point exigeants, nous ne demandons point des volumes, d'interminables discours, mais une seule ligne et une seule preuve. Nous avons regardé jusqu'à ce jour les apôtres comme des hommes graves, simples, droits, peu au courant des subtilités, pleinement étrangers aux habiletés de la politique, incapables naturellement de jouer un rôle, quel qu'il soit, transformés tout à coup par l'esprit d'en haut et devenant les maîtres des nations ; or, voilà qu'on nous les représente comme des illuminés, des fanatiques, natures nerveuses et exaltées, demandant le succès bien plus à des raisons sociales qu'à des raisons théologiques, attirant les masses par « la facilité offerte aux classes déshéritées de se réhabiliter par la profession d'un culte qui les relevait et leur offrait des ressources infinies d'assistance et de pitié (1) ». On nie par conséquent et on nie sans fondement. C'est là un procédé facile, désavoué par l'honneur, flétri

(1) LES APOTRES, chap. VII.



par le vrai savoir et condamné par la philosophie.

Il est quelque chose de plus dangereux et de plus contraire aux principes philosophiques, que l'affirmation sans preuves et la négation sans fondement, c'est ce que j'appellerai la méthode hypothétique, faute d'autre nom, et qui consiste à substituer à l'affirmation et à la négation franchement accentuées une forme dubitative, une de ces expressions qui ne disent ni oui, ni non, et qui signifient tout cela ensemble. *On croit, on pense, il se peut que, on dirait que, qui sait si, peut-être*, et d'autres formules du même genre reviennent à toutes les pages dans les *Apôtres* comme dans la *Vie de Jésus*. Cette méthode, fort peu scientifique, a été signalée déjà et, de l'avis de tous, elle tend à infirmer considérablement la parole du maître. Cela est vrai et pourtant elle est infiniment plus dangereuse que les deux premières méthodes. Affirmer sans preuve un fait étrange, un acte qui semble une énormité, c'est s'exposer sûrement à une fin de non-recevoir; nier, sans examen, sans contrôle, par système, par parti-pris, c'est se vouer au ridicule et assurer à ses doctrines un résultat bien inoffensif; mais recourir sans motif apparent à ces expressions vagues, incertaines, qui peuvent être prises en deux sens, qui semblent vouloir respecter la vérité historique, qui craindraient de lui porter atteinte par une franche négation et qui cependant refuseraient de la consacrer par une affirmation positive, c'est s'enlever un caractère odieux, c'est mettre les apparences en sa faveur, et cependant c'est semer le doute et l'incertitude dans les esprits, un doute et une incertitude mille fois plus terribles que toutes les négations les plus absolues. Aussi, devons-nous, au nom de la philosophie, repousser ce système, si attentatoire aux droits de la vérité historique.

J'ai dit que M. Renan avait à son service un quatrième procédé, celui de l'insinuation. Tout le monde sait qu'entre les mains d'un homme habile l'insinuation est une arme dangereuse, et que c'est un moyen d'assurer quelque-

fois le salut de sa cause, quand tous les autres arguments sont impuissants. On insinue le bien ou on insinue le mal. Insinuer le bien, c'est disposer heureusement les esprits et s'ouvrir doucement le chemin des cœurs; insinuer le mal est un moyen devant lequel recule toute conscience honnête. Or il y a dans le livre des *Apôtres* plus d'une page où l'insinuation joue un grand rôle. Les *Actes* écrits par saint Luc ont toujours joui dans l'Église d'une incontestable autorité. M. Renan redoute cette autorité, parce que saint Luc rapporte, notamment dans ses premiers chapitres, des faits qui ne sont pas du goût de l'incrédulité moderne et qui contredisent singulièrement ses théories. Il va donc discuter le témoignage de l'évangéliste. Il ne peut l'ébranler complètement, car les documents, les seuls documents authentiques, manqueraient pour écrire les *Apôtres*, et comme M. Renan tient à ne pas priver l'humanité de son livre, il se contente de procéder contre saint Luc, par voie d'insinuation. « Nous montrerons bientôt, dit-il, que dans deux ou trois circonstances, ses principes de conciliation l'ont porté à fausser gravement la biographie de Paul; il commet des inexactitudes et surtout des omissions vraiment étranges chez un disciple de ce dernier. Il ne parle pas d'une seule des épîtres; il resserre de la façon la plus surprenante des exposés de première importance. Même dans la partie où il a dû être compagnon de Paul, il est quelquefois singulièrement sec, peu informé, peu éveillé. Enfin, la mollesse et le vague de certains récits, la part de convention que l'on y découvre, feraient penser à un écrivain qui n'aurait eu aucune relation directe, ni indirecte avec les apôtres, et qui écrirait vers l'an 100 ou 120 (1). » Après la lecture de cette page, on se demande comment M. Renan peut accepter un pareil témoignage, on s'attend bien à ce qu'il n'en tienne aucun compte. N'ayons pas cette crainte. Il ne peut se passer de saint Luc, il a voulu simplement infirmer son autorité,

(1) LES APOTRES, *Introduction*.

pour rendre plus acceptable la divergence qui va exister entre l'Évangéliste et lui, mais de peur qu'on ne prenne ses paroles à la lettre et qu'on en tire la conclusion naturelle, il se hâte d'ajouter : « Faut-il s'arrêter à ces objections? Je ne le pense pas et je persiste à croire que le dernier rédacteur des *Actes* est bien le disciple de Paul qui dit « nous » aux derniers chapitres (1). »

Voulez-vous une seconde preuve de ces perfides insinuations? Ouvrez le livre à la page XXIII. Vous croyez que saint Luc est un historien grave, modeste, sans préjugés, sans préventions, sans bassesse et sans adulation. Eh bien! non, M. Renan va vous apprendre qu'il a écrit ses *Actes* pour flatter le pouvoir et qu'il a sacrifié l'histoire à une vaine complaisance pour les chefs de l'État et les chefs de l'Église. « Depuis l'an 70 environ, jusqu'aux dernières années du premier siècle, la situation fut assez bonne pour les chrétiens. Des personnages de la famille flavienne appartinrent au Christianisme. *Qui sait si Luc ne connut pas Flavius Clemens, s'il ne fut pas de sa FAMILIA, si les ACTES ne furent pas écrits pour ce puissant personnage, dont la position officielle exigeait des ménagements?* — Il écrivit l'histoire sur le ton d'apologiste à toute outrance qui est celui des historiens officiels de la cour de Rome (2). » Nous nous réservons de répondre plus loin à ces accusations. Nous nous contenterons de dire pour le moment que les *Actes des Apôtres*, sont antérieurs à l'an 70.

En dehors des sources et de la méthode, il y a un autre reproche à adresser, au nom de la philosophie, à M. Renan. Le fond même de ses idées n'est rien moins que philosophique. Il va contre toutes les données reçues en faisant bon marché de la tradition et du témoignage de tous les peuples et de tous les siècles. Sans doute, c'est la raison personnelle qui doit reconnaître et accepter la raison universelle, mais quand le témoignage de la tradition est cons-

(1) LES APÔTRES, *Introduction*.

(2) Idem.

tant et qu'il y a désaccord entre l'opinion individuelle et la croyance générale de l'humanité, c'est à la raison particulière de s'incliner devant la raison universelle. Ainsi le veut la sagesse.

Or il est une question sur laquelle M. Renan se sépare du genre humain, tout entier, c'est la question du surnaturel. Il nie le surnaturel, l'existence des esprits, l'intervention extraordinaire de Dieu dans les choses humaines. « Pourquoi, dit-il, ne croit-on plus aux anges, aux démons, quoique d'innombrables textes historiques en supposent l'existence? Parce que jamais l'existence d'un ange, d'un démon ne s'est prouvée. » Alors la pauvre humanité qui a cru et croit encore, dans sa partie, la plus élevée, à l'existence des anges et des démons, la pauvre humanité a fait un rêve dont M. Renan vient heureusement la tirer; pendant soixante siècles elle a eu un bandeau sur les yeux, s'est grossièrement trompée, et s'est montrée crédule, comme l'enfant assis sur les genoux de sa mère et avide de ces contes fantastiques qui le charment et l'épouvantent tout à la fois. Ils se sont trompés, ces grands génies du moyen âge qui ont cru à l'action des anges et des démons; ils se sont trompés, ces nobles et vaillants esprits de l'antiquité, qui brillent dans les ténèbres du paganisme comme des étoiles dans la nuit la plus sombre; ils se sont trompés, car ils ont admis l'existence des bons et des mauvais génies; ils se sont trompés, les peuples des temps anciens et des temps nouveaux qui, en voyant sous leurs yeux des phénomènes inexplicables par des causes terrestres, en ont attribué l'origine à une puissance supérieure, qu'ils nommaient la puissance du bien, ou la puissance du mal; ils se sont trompés, les siècles, les races, les empires; il n'y a que le philosophe du XIX<sup>e</sup> siècle qui ait raison, qui ait passé le cap des tempêtes et vogue à pleines voiles sur l'océan de la vérité.

Je ne prétends pas dire qu'en toutes choses, dans les sciences physiques, par exemple, le témoignage du genre



humain soit irréfragable. Qu'un homme se livre à des études spéciales, qu'il invente des instruments, qu'il applique des principes, qu'il fasse des expériences et proclame ensuite l'existence d'une loi nouvelle. Très-bien, il n'y a là qu'une question d'application, qu'une découverte purement expérimentale, et il est permis de dire : le genre humain n'a pas bien regardé et il n'a pas bien vu. Mais quand il s'agit de faits qui tombent sous les sens, de choses perceptibles à l'œil nu et appréciables par le dernier des enfants du peuple, l'erreur universelle n'est pas possible et la supercherie ne saurait être durable. C'est ce qui advient pour les miracles. M. Renan continue à nier, contre tous, la possibilité des faits miraculeux. « Jamais, affirme-t-il, il ne s'est passé de miracle devant le public qu'il faudrait convertir, je veux dire devant des incrédules. La condition du miracle, c'est la crédulité du témoin. Aucun miracle ne s'est produit devant ceux qui auraient pu le discuter et le critiquer. Il n'y pas à cela une seule exception. Cicéron l'a dit avec son bon sens et sa finesse ordinaires : « Depuis quand cette force secrète a-t-elle disparu? Ne serait-ce pas depuis que les hommes sont devenus moins crédules (1)? »

Oui, M. Renan, vous avez raison, si vous ne voyez pas de différence entre les miracles du christianisme et les grossiers prestiges des augures et des flamines. Mais alors, il faut renoncer au titre de philosophe, puisque vous ne savez pas distinguer entre cause et cause, force et force, effet et effet.

M. Renan a une singulière habileté de tourner les questions. A ces négations on a opposé des affirmations, et on lui a donné mille fois la preuve de miracles authentiques et incontestables. Ces preuves ne sont pas arrivées jusqu'à lui, ou il n'a pas voulu s'en rendre compte, car aujourd'hui il prétend que nous ne lui parlons que des miracles de l'ordre moral; et, s'il s'agit du miracle de l'ordre

(1) LES APOTRES, *Introduct.*

physique, il nous reproche de fuir au delà de l'histoire, et d'aller chercher nos faits avant la création de l'homme, à des époques où toute constatation est impossible.

Ce n'a jamais été la pensée de ses adversaires. Ils ont ouvert la bible sous ses yeux, et si nous les avons bien compris, ils lui ont dit : Voilà des faits, des faits merveilleux, qui ne s'expliquent par aucune cause humaine. Ils ont eu un peuple tout entier pour témoin et ce peuple a cru au miracle, il s'est écrié dans la spontanéité et la foi de son âme : *Quia nunquam sic vidimus!* Ces faits, il est vrai, sont passés, ils sont entrés dans le domaine de l'histoire, vous ne pouvez plus les examiner, les discuter en eux-mêmes, mais il vous reste pourtant un moyen de vous convaincre de la vérité. Il y a là un témoignage historique, pesez sa valeur. Vous connaissez les lois du témoignage, appliquez-les à ce récit, et si ce récit n'offre pas tous les caractères de la plus rigide véracité, rejetez-le, n'hésitez pas. Si, au contraire, la narration est fidèle, sincère, authentique, vous ne pouvez récuser son autorité, il faut accepter les faits qu'elle rapporte et vous incliner devant le miracle, sinon c'en est fait pour toujours de l'histoire.

S'il n'est pas difficile de se convaincre de la valeur et de la portée d'un événement miraculeux, accompli dans le passé, il n'est pas plus difficile de le juger et de s'en rendre compte, au moment où il s'opère. Le miracle n'appartient pas à l'ordre métaphysique, c'est un fait qui sort du cours ordinaire des choses, et qui, par cela même, tombe sous les sens de l'homme. Quoi de plus simple à examiner. Vous voyez un état et un état, et, entre ces deux faits, une action qui les relie. Les deux états, les deux faits, vous les constatez sans peine; vous avez vu la mort, je suppose, et vous voyez la vie. Un homme avait cessé d'être, son regard s'était éteint, son cœur glacé; depuis quatre jours, il était dans le sépulchre, la proie de la corruption et des vers. Tout à coup, contrairement à toute attente, vous voyez ce mort, ce mort véritable, sortir de sa poudre, re-

prendre son âme, rejeter son suaire, se lever avec la vie dans son regard et dans son cœur. Les deux faits sont pour vous incontestables, mais n'en demeurent pas moins inexplicables. Quelle en est la solution ? Écoutons un homme qui a traité avec science et succès toute cette question des miracles : « L'expérience que j'ai des habitudes de la nature et l'application faite par le bon sens de ce principe élémentaire : — Celui-là seul peut agir en dehors de l'ordre de la nature, qui l'a créée, — me conduisent instantanément à cette conclusion : Entre les deux faits dont l'existence m'est incontestablement révélée par le témoignage des sens, c'est Dieu qui a agi ; le mouvement qui les relie est un mouvement divin. — Par cette conclusion, le miracle, comme fait présent, est constaté dans toute sa plénitude (1). »

(1) LE PÈRE MONSABRÉ, *Conférence XXII<sup>e</sup>, des Miracles*. Dans la même conférence, le Père Monsabré a été amené à examiner les lois du miracle d'après M. Renan, et voici ce qu'il a dit à ce sujet. «..... Étudions celles (les règles) de notre adversaire et prouvons-lui qu'il n'entend rien à la dignité de Dieu, rien à la nature du miracle, rien à son but, rien aux passions et aux mœurs des savants, rien aux faiblesses de notre pauvre esprit, rien enfin à ce qu'il dit.

Il n'entend rien à la dignité de Dieu : car le propre de Dieu, c'est d'être souverainement indépendant dans la manifestation de sa puissance et spontané dans ses actes. Et il faut qu'il obéisse au caprice d'un jury, qu'il en attende la convocation, et que, pendant les longs retards qu'il plaira à ses examinateurs de lui faire subir, il laisse chômer la vérité qu'il veut établir, d'une de ses plus glorieuses et peut-être de son unique preuve ! Mais qui donc est le maître, de Dieu ou des savants ?

Notre adversaire n'entend rien à la nature du miracle : car le miracle est par nature un fait extraordinaire ; mais s'il devait s'accomplir dans les conditions indiquées, est-ce qu'il ne rentrerait pas dans la catégorie des faits vulgaires dont se servent les savants pour découvrir ou prouver les lois générales de l'ordre physique ?

Notre adversaire n'entend rien au but du miracle : car, qu'est-ce que Dieu se propose en manifestant sa puissance par des prodiges ? de donner de la vérité une démonstration si claire, si obvie, que tout le monde la comprenne rien qu'en la voyant ; le miracle est une

La philosophie ne repoussera pas cette argumentation.

Dans le présent et dans le passé, rien donc de plus facile à constater scientifiquement qu'un fait miraculeux. Aussi ne comprenons-nous point l'insistance de M. Renan à demander des expériences et des enquêtes, qui d'ailleurs ont été faites plus minutieusement qu'il ne les aurait

preuve populaire : nous le verrons bien plus tard. Mais comment sera-t-elle populaire si l'on a besoin des savants pour la constater ?

Notre adversaire n'entend rien aux passions et aux mœurs des savants, il nous les représente comme des divinités calmes et se-reines, qui n'ont rien autre chose à faire qu'à prononcer des oracles. Il oublie qu'on peut être physicien, chimiste, physiologiste, critique, et en même temps fort orgueilleux ; que l'orgueil est la passion des hommes de science, quand ils n'en ont pas d'autre ; que c'est le père des discussions, et que les discussions pourraient bien éterniser la contestation des miracles ; que pendant que les savants diront : — Il est malade, il n'est pas malade ; il est guéri, il n'est pas guéri ; il est mort, il n'est pas mort ; il est ressuscité, il n'est pas ressuscité ; c'est merveilleux, ce n'est pas merveilleux ; — nous attendrons à la porte, et nous-mêmes nous pourrions bien mourir sans avoir su au juste ce que nous devons croire. L'orgueil est père encore des préjugés. Est-ce que les savants n'ont pas de préjugés ? Est-ce que les préjugés ne nuisent jamais à leur infailibilité ? L'orgueil est père enfin de l'amour du nouveau. Est-ce que les savants ne désirent jamais faire ni dire du nouveau ? Est-ce que le désir de faire et de dire du nouveau ne produit pas la précipitation des jugements ?

Notre adversaire n'entend rien aux faiblesses de l'esprit humain.

En effet, comment ne comprend-il pas que ses prétentions sont un scandale ? que s'il demande aujourd'hui la constatation des miracles, bien que les miracles soient des faits historiques d'une incontestable certitude, demain un autre demandera la constatation des faits qu'il ne voudra pas croire ? Petit à petit, tout ce qu'il y a de grand, de noble, de généreux, d'extraordinaire pour nos natures amoindries, tous les grands dévouements dont nous n'avons plus d'exemples à cause de nos lâchetés, seront mis en doute comme n'étant pas suffisamment constatés. Alors, armés d'un scepticisme atroce, qui exécutera d'un seul coup toutes les vertus du passé, nous marcherons à la satisfaction de nos passions, jusqu'à ce que nous soyons étouffés dans l'opprobre.

Enfin, notre adversaire n'entend rien à ce qu'il dit. Il se plaint de ce que le miracle n'est pas constaté scientifiquement : mais

faites lui-même(1). Il y a, d'ailleurs, un grand miracle qui éblouit ses yeux et qui échappe complètement à son regard. Il invoque continuellement les miracles pour les combattre, et il se tait sur les prophéties. Or, l'accomplissement des prophéties est un miracle vivant et éternel, où il faut bien qu'en définitif l'erreur vienne se briser. S'il est une authenticité que la science moderne ne peut contester, c'est l'authenticité de l'Ancien Testament, de ce livre merveilleux qui n'a pas été écrit par l'Eglise, mais qui a été inspiré à la synagogue et qui est toujours demeuré entre ses mains, sous la triple sauvegarde de sa foi, de son amour et de son esprit national. La Bible est pleine de prophéties et jusque sous l'écorce des faits se cache la prédiction des événements à venir. Ces prophéties se sont si manifestement accomplies dans l'Eglise que le Nouveau Testament n'est que la contre-épreuve de l'Ancien. Comment expliquer ce prodigieux phénomène? Comment comprendre que des événements, annoncés

à qui la faute? à nous ou aux savants? Les historiens sont des hommes de science, je ne crois pas qu'on leur fasse l'injure d'en douter. Ne peuvent-ils pas suivre la marche traditionnelle d'un fait jusqu'à son origine, le saisir dans sa naïve vérité et l'apporter aux savants qui se chargent de l'examiner? Ne peuvent-ils pas dire à vos physiciens, à vos chimistes, à vos physiologistes : — Il est certain, de toute certitude, qu'un homme mort depuis quatre jours a été ressuscité. Si nous ne croyons pas cela, nous ne devons croire aucun fait de l'histoire. Voyez donc si cet événement, qui nous paraît prodigieux, peut se produire d'une manière naturelle. — Et les physiologistes, les chimistes, les physiciens, iront déterrer, s'ils le veulent, dans un cimetière connu, un mort de quatre jours; ils le considéreront, le palperont, le sonderont à loisir; ils chercheront dans ces restes, déjà travaillés par la corruption, la force cachée qui puisse rétablir le mouvement, la chaleur, les fonctions organiques, la vie. Ils la trouveront, ou ils ne la trouveront pas; ils recommenceront dix, vingt, trente fois l'expérience, s'il le faut; ils prononceront, et le miracle sera constaté scientifiquement. Est-ce donc si difficile?

(1) SAINT JEAN, chap. IX.



quelquefois plus de deux mille ans d'avance, aient été conduits à leur terme et se soient produits avec la plus scrupuleuse exactitude de détails? Est-ce le fait du hasard, le fait de l'homme, le fait de Dieu?

Le miracle intervient, plus souvent qu'on ne le croit, dans les choses humaines. C'est une de ces leçons lumineuses et de ces grâces toutes puissantes dont Dieu se réserve le secret.

Dans le cours du siècle dernier, il y avait en Pologne un prince, de la famille des Lubomirski, encore plus illustre par son esprit et par son cœur que par l'éclat de sa naissance. Comme beaucoup de ses contemporains, il avait perdu la foi de ses pères et il mettait son génie et sa fortune au service de l'incrédulité. Par esprit de prosélytisme, il composait même un traité contre l'immortalité de l'âme. Un jour qu'il parcourait les allées de son parc, cherchant des arguments à l'appui de sa thèse, une femme se jette en pleurs à ses pieds, en lui disant que son mari vient de mourir et qu'elle n'a pas même de quoi payer ses funérailles. Le prince ému lui met, sans réfléchir, une pièce d'or à la main. A quelque temps de là, le noble polonais se trouvait à son pupitre, travaillant courageusement à son fameux traité. Après une argumentation chaleureuse, il dépose la plume et relève la tête, méditant toujours dans sa pensée. Et voilà qu'il aperçoit devant lui un étranger le contemplant d'un regard doux et triste. Surpris, le prince court chercher les gens de sa maison. On arrive, l'étranger avait disparu aussi mystérieusement qu'il était entré. Une seconde fois, le même fait se renouvela dans les mêmes circonstances. Enfin l'œuvre avançait toujours, le traité était à sa dernière ligne et le philosophe venait de déposer sa plume, fier et ravi de la victoire qu'il croyait avoir remportée et se félicitant en son cœur d'en avoir fini avec le dogme suranné de l'immortalité de l'âme. Il se levait triomphant, quand pour la troisième fois apparut devant lui la mystérieuse vision.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? s'écria le prince avec autant de surprise que de colère.

— Mon prince, je suis le paysan de vos domaines mort il y a quelques jours et à la femme duquel, par un sentiment qui vous honore, vous avez donné une pièce d'or pour mes funérailles. On a prié pour le repos de mon âme et Dieu ayant égard aux prières qui lui étaient adressées, m'a fait miséricorde et ouvert le ciel. Et maintenant, il m'envoie vers vous pour vous récompenser et vous dire cette seule parole : Prince, l'âme est immortelle !

La vision s'évanouit.

Le prince, dont l'esprit était aussi droit que le cœur bon, manda autour de lui tous les siens, interroge tous les gens de sa maison, raconte ce qui s'était passé, en fait prendre acte par un notaire public et jure devant toute sa famille qu'il sera chrétien jusqu'à la mort (1).

Le miracle reste aux mains de Dieu et dépend de sa volonté. Il l'accorde aux âmes quand il lui plaît de les éclairer et de les ramener à lui. L'homme est libre de repousser la grâce qui lui est offerte, mais il lui est toujours facile de se rendre compte de l'action divine et jamais le miracle ne sera désavoué par la philosophie.

## II

### **Le livre des *Apôtres* devant l'histoire.**

Coupable devant la philosophie, M. Renan ne l'est pas moins devant l'histoire.

Il n'est pas de livre où la fausse science s'impose avec plus d'audace que dans *les Apôtres* et où l'erreur occupe une place plus large. La négation systématique de toutes les données de l'histoire y règne au grand jour et la con-

(1) Ce récit n'est point une légende. Nous l'avons entendu rapporter par M. le comte de Falloux au Père Lacordaire, et M. de Falloux le tenait lui-même du fils du prince Lubomirski.

tradiction y est semée à pleines mains. Il n'y a presque point de pages, on pourrait dire presque point de lignes qui ne soient une erreur, un mensonge, une fausseté calculée ou non, venant de la volonté ou découlant de l'ignorance. Ce n'est point une exagération ni une emphase : nous avons pris la peine de lire, la plume à la main, le dernier ouvrage de M. Renan, et en revoyant nos notes, nous avons constaté avec tristesse que pas une seule page n'était exempte de reproche. Dans sa *Vie de Jésus*, il y avait encore une ombre de science et de respect du lecteur ; ici, on n'a pas même pris la peine de chercher à faire illusion et voilà pourquoi nous n'avons sous les yeux qu'un travail hâté, irréfléchi, écrit en l'absence de documents sérieux et marchant audacieusement contre l'histoire.

Nous aurions à relever bien des erreurs et à défendre peut-être d'abord contre l'auteur des *Apôtres* l'épître aux Colossiens, celle à Philémon et la deuxième à Timothée, qu'il met en doute, on ne sait pourquoi. « Ce nom de Lucas, nous le rencontrons justement comme celui d'un compagnon de Paul, dans l'épître aux Colossiens, iv, 14 ; dans celle à Philémon, 24, et dans la deuxième à Timothée, iv, 11. Cette dernière épître est d'une authenticité plus que douteuse. Les épîtres aux Colossiens et à Philémon, de leur côté, quoique très-probablement authentiques, ne sont pourtant pas les épîtres les plus indubitables de saint Paul (1). » La raison de cette assertion n'est donnée nulle part ; peut-être serons-nous plus heureux plus tard et la trouverons-nous dans ce troisième volume qu'on nous dit en préparation. Nous attendrons les preuves de notre adversaire pour y répondre, et nous le renvoyons pour le moment au vieil axiome de ces naïfs scolastiques qui avaient le tort d'être quelquefois très-exigeants en fait de démonstration : *Quod gratis asseritur, gratis negatur*. Mais, sans entrer dans aucun détail, ne nous est-il pas permis d'entrevoir la cause de ce rejet de

(1) LES APOTRES, *Introduction*.

trois épîtres qui ont toujours été vénérées dans l'Église et comprises même dans les livres proto-canoniques? Cette cause ne serait-elle pas dans la doctrine enseignée par saint Paul dans ces trois lettres? Quel est le sujet de l'épître aux Colossiens? De quoi l'apôtre des gentils y traite-t-il? De la divinité de Jésus-Christ, et il en parle avec une magnificence et un éclat de style qu'il n'a pas toujours ailleurs. Écoutez :

— *Il nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé, — par le sang duquel nous avons été rachetés et avons reçu la rémission de nos péchés; — qui est l'image du Dieu invisible; qui est né avant toutes les créatures: — car tout a été créé par lui dans le ciel et sur la terre; les choses visibles et les invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances, tout a été créé par lui et en lui. — Et il est avant tous, et toutes choses subsistent en lui. — Il est la tête du corps de l'Église; il est comme les prémices et le premier-né d'entre les morts; en sorte qu'il est le premier en tout, — parce qu'il a plu au Père que toute plénitude résidât en lui; — et de réconcilier par lui toutes choses avec soi, ayant pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix, tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans le ciel (1). — Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et de vains et trompeurs raisonnements qui ne sont fondés que sur les traditions des hommes et sur les principes d'une science mondaine et non sur Jésus-Christ. — Car c'est en lui que la plénitude de la divinité habite corporellement (2).* Voilà le langage de saint Paul. Or, M. Renan est l'adversaire déclaré de la divinité de Jésus-Christ. Pour lui le fils de Marie n'est pas le fils de Dieu; c'est un grand homme, un philosophe dissert, le plus charmant nabi d'Israël, le plus fin des politiques, et quelquefois aussi le plus indécis et le plus fougueux des

(1) Chap. 1, vers. 13 et suiv.

(2) Chap. II, vers. 8 et 9.

sectaires, tout ce que l'on voudra enfin, pourvu que l'on n'en fasse pas un dieu. Avec une idée aussi arrêtée dans l'esprit et une passion aussi forte dans le cœur, comment accepter une épître qui proclame solennellement la divinité du Christ ? C'était impossible et M. Renan devait, en bonne logique, sinon la retrancher du canon à son usage, du moins trouver contre sa doctrine une fin de non-recevoir.

Les épîtres à Timothée et celle à Philémon devaient avoir le même sort. Et pourquoi ? Pour des motifs différents. Serait-ce parce que l'apôtre y stigmatise avec force les déserteurs, les apostats, les renégats et tous ces semeurs de parole qui troublent la foi des simples ? Ne serait-ce pas plutôt parce que saint Paul s'y montre un homme éminemment pratique, de grande expérience, de bon conseil, au courant de toutes les petites faiblesses humaines, parlant de la vie, de la société, du cœur humain, avec la science d'un sage, le flair habile d'un vieux praticien, et la sûreté de vues d'un esprit incapable d'illusions ? Pour donner une couleur à son roman, M. Renan tient à faire passer saint Paul pour un visionnaire et à lui donner une organisation malade, une imagination passionnée, un cerveau troublé par moments, ébranlé et dont l'exaltation était à son comble : c'est, il lui semble, l'unique moyen d'expliquer le mémorable incident du chemin de Damas. Cela étant, tout document qui montrera l'apôtre sous un autre jour et qui fera de lui un homme sérieux, grave, pratique, cherchant à se rendre compte de tout, travaillant à sauvegarder les âmes des illusions, de la crédulité et du fanatisme, devra nécessairement revêtir les nuances d'un document apocryphe. Voilà pourquoi l'épître à Timothée et celle à Philémon ne semblent pas au nouvel historien des monuments incontestables. Ce n'est pas la faute de l'histoire, mais celle du roman auquel leur caractère ne se prête pas.

Nous avons maintenant à aborder une question plus



grave , celle de l'authenticité des *Actes des Apôtres*.

M. Renan dit , au début du tome II des *Origines du christianisme* : « Au premier coup d'œil, les documents, pour la période qu'embrasse ce volume , sont rares et tout à fait insuffisants. Les témoignages directs se réduisent aux premiers chapitres des *Actes des Apôtres*, chapitres dont la valeur historique donne lieu à de graves objections. » — « Un tel document (les *Actes*) demande à être employé avec de grandes précautions; mais le repousser absolument est aussi peu critique que de le suivre aveuglément. Quelques paragraphes, d'ailleurs, même en cette première partie, ont une valeur reconnue de tous et représentent des mémoires authentiques , extraits par le dernier rédacteur. Le chapitre XII , en particulier, est de très-bon aloi, et paraît provenir de Jean-Marc. — On voit dans quelle détresse nous serions , si nous n'avions pour documents en cette histoire qu'un livre aussi légendaire (1). »

N'en déplaise à M. Renan, nous ne saurions être de son avis. Nous ne pouvons admettre que les *Actes des Apôtres* n'aient point une origine unique. On n'y sent qu'un souffle et on n'y reconnaît qu'une seule main. L'unité, l'harmonie la plus parfaite en sont les caractères. Le livre est conduit, d'après les mêmes principes, du commencement à la fin ; la physionomie des personnages ne varie pas, leur langage est toujours le même, et il suffit d'entendre un discours , sans savoir le nom de celui qui le prononce, pour dire sans hésiter : ce discours est de Pierre, celui-ci est de Paul ! tant le naturel est respecté.

Quel est donc l'auteur des *Actes* ? Est-ce un Macédonien, un Philippien ? comme le croit M. Renan. Eusèbe et saint Jérôme, historiens consciencieux et touchant, d'ailleurs, aux sources de la tradition, rapportent qu'il était

(1) LES APOTRES, *Introduction*.

originaire d'Antioche (1). Son caractère très-probable d'incircconcis et son habitude de la langue grecque portent à croire qu'il était Hellène de naissance et d'éducation. Était-il de la *familia* de Flavius Clément, comme l'insinue l'auteur des *Apôtres*? Nous ne le pensons pas; on n'en trouve aucune trace nulle part, et ce qu'il y a de plus vraisemblable, d'après la liberté dont jouissait Luc, ses fréquents voyages, ses longs séjours en différentes villes, son goût pour la science, c'est qu'il n'était ni un simple affranchi ni un familier d'aucune maison patricienne; il était *sui juris* et probablement citoyen romain. Avant de se donner à l'Évangile et de se faire le compagnon de saint Paul, il exerçait la médecine. Sa conversion doit dater des premiers temps de la prédication apostolique, et, à la manière dont il parle de lui-même dans les *Actes*, il doit être un des premiers disciples qui ont embrassé la foi dans la ville d'Antioche. Il suivit l'apôtre des Gentils dans son voyage de Troas à Philippi, en Macédoine, et c'est du séjour qu'il fit dans cette ville, après le départ de saint Paul, que M. Renan a conclu qu'il était Philippien. Mais alors pourquoi ne pas placer son berceau en tel autre pays où il séjourna plus longtemps, en Achaïe, par exemple, où il est venu terminer sa carrière?

Nous ne nous demanderons pas si saint Luc était préparé à sa mission. Quand Dieu appelle un homme à un ministère, il lui donne toujours la grâce, et l'esprit d'en haut, quand il souffle, sait rendre éloquente la langue des enfants eux-mêmes. Mais, si la question est inutile pour le chrétien, elle ne l'est pas aux yeux du rationaliste, et nous pouvons être mis en demeure de dire si Luc avait vraiment les qualités d'un historien, et s'il n'a point trop présumé de ses forces en écrivant les *Actes*. Son livre est la meilleure réponse et parle éloquentement pour lui.

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 4. — Hieron, *De vir. ill.*, c. VII. — Prœm. in Matth.

Qu'on prenne la peine de l'ouvrir, et l'on sera émerveillé et ravi; on ne saura ce qu'il faut le plus admirer de l'esprit de l'homme ou de l'esprit de Dieu. Comme ouvrage inspiré, ce document est sans prix; au point de vue de la doctrine, il affirme hautement son origine surnaturelle et il s'élève au-dessus des conceptions humaines, comme le mont Blanc qui dresse fièrement sa tête au-dessus de tous les autres sommets des Alpes. Au point de vue humain et comme monument historique, les *Actes des Apôtres* ont leur place à côté des œuvres les plus remarquables du génie de l'homme. C'est un récit très-court, mais un récit très-attachant et qui parfois devient un drame du plus saisissant intérêt. Saint Luc est abrégiateur, à la façon de Tacite; en trois lignes il burine un caractère et retrace un événement; il est narrateur à la manière de Tite-Live et de Virgile, et il a des morceaux d'éloquence que Démosthène et Cicéron n'ont point égalés. Lisez la harangue de saint Pierre aux Juifs assemblés devant le cénacle le jour de la Pentecôte, le fameux discours de saint Paul à l'aréopage d'Athènes, et le magnifique plaidoyer prononcé devant Festus et le roi Agrippa, et vous serez contraints d'avouer que l'écrivain sacré avait au même degré le génie de l'histoire et le génie de la littérature. Sans aller plus loin, je conclus qu'un esprit de cette trempe, un homme de cette valeur était incapable de se laisser surprendre et séduire par des fables. Si donc son récit renferme des faits merveilleux, s'il y est question de visions surnaturelles, d'apparitions célestes, de miracles, c'est qu'il en avait été lui-même témoin, ou qu'il les avait sérieusement examinés, discutés, approfondis, et ne s'était rendu qu'à l'évidence. Un écrivain de ce mérite ne relate rien sans contrôle, et s'il accorde à un événement, de quelque nature qu'il soit, les honneurs de l'histoire, c'est qu'il l'en a jugé digne et lui a reconnu le caractère incontestable et la force irrésistible de la vérité. Les *Actes des Apôtres* rendent donc hommage à l'es-

prit sûr et élevé de leur historien, et d'un autre côté, cet esprit sûr et élevé est la meilleure garantie de la véracité du récit. Ici, le livre prouve l'auteur et, sans qu'il y ait pétition de principes, l'auteur prouve le livre. Aussi sera-t-il facile de démontrer plus tard que les récits de la descente du Saint-Esprit, de la conversion de saint Paul et d'autres faits, qui, dans le livre de M. Renan, travestissent malhonnêtement le texte sacré, ne sont que des fictions, des mythes et des épisodes de roman.

On a fait un reproche à saint Luc de son laconisme, on l'a accusé de laisser dans l'ombre des faits importants, de paraître souvent « peu informé, peu éveillé. » et de couvrir d'un silence trop complaisant des événements d'une portée souveraine. — La brièveté du récit s'explique d'elle-même. L'écrivain n'a pas entendu faire une histoire, il a voulu simplement présenter une relation générale de l'établissement de l'Église parmi les Juifs et les Gentils, et donner sur les origines du christianisme un abrégé sûr, un commentaire fidèle, sans prétendre en aucune façon épuiser le sujet. Le *proœmium* du troisième évangile pourrait se trouver en tête des *Actes* : « Comme plusieurs ont entrepris de composer l'histoire des choses qui se sont passées parmi nous, selon que nous les avons apprises de ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement, et qui ont été les ministres de la parole; j'ai aussi jugé à propos, très-illustre Théophile, de vous les écrire avec quelque ordre, les ayant toutes suivies exactement, dès leur première origine, afin que vous connaissiez la vérité de ce qu'on vous a enseigné (1). » Voilà toute la pensée de saint Luc : mettre en ordre et au besoin rectifier les narrations qui circulaient parmi les premiers fidèles.

Les *Actes* se composent de trois parties.

La première comprend les sept premiers chapitres, tous

(1) Saint Luc, chap. 1, vers. 4 et suiv.

relatifs à la fondation de l'Église et à l'action commune des apôtres.

La seconde va du chapitre VIII au chapitre XII et se rapporte aux travaux apostoliques de saint Pierre et de saint Paul parmi les circoncis et les incirconcis.

La troisième ne parle plus que des voyages, des prédications et des miracles de l'apôtre des Gentils. C'est saint Paul qui est l'âme et le héros de la fin de ce livre.

Toute la tradition chrétienne est unanime à reconnaître saint Luc pour l'auteur inspiré des *Actes*. Rien de mieux établi que l'authenticité de ce document. Saint Irénée, qui avait eu pour maître saint Polycarpe et avait vécu avec les disciples immédiats des apôtres, s'exprime ainsi sur saint Luc : « Il relate les événements dans l'ordre où ils se sont passés avec Paul, notant avec soin les pays, les villes et le nombre des jours, etc... Luc, qui était présent, a écrit diligemment toutes choses, et il est impossible de le prendre en flagrant délit de mensonge et d'orgueil, car tout cela est constant, et il est plus ancien que tous ceux qui aujourd'hui s'écartent de son récit, et il n'a pas ignoré la vérité. Il a été non-seulement le compagnon, mais encore le coopérateur des apôtres, surtout de Paul, qui lui rend témoignage dans ses épîtres, en disant : Démas m'a laissé et s'en est allé en Thessalie, Crescence en Galatie, Tite en Dalmatie. Luc est resté seul avec moi (II Timoth., IV, 9-11) (1). »

Les apologistes, les docteurs, les écrivains ecclésiastiques et les Pères des premiers siècles, dont l'autorité est irrécusable, tiennent tous le même langage. Tertullien faisait déjà remarquer au II<sup>e</sup> siècle le concours que se prêtaient mutuellement les *Actes* et les épîtres de saint Paul (2). Saint Clément d'Alexandrie (3), Origène (4), Eu-

(1) IREN. *Contr. hæres.*, lib. III, c. XIV.

(2) TERTULL. *Adv. Marcion.*, lib. V, c. II et III.

(3) CLEM. ALEX. *Adumbrationes in pr. D. Petri epist.*

(4) ORIGEN. *Epist. ad Africanum*, n. 9.



sèbe de Césarée (1), saint Jérôme (2), saint Jean Chrysostome (3) et saint Augustin ont tous regardé les *Actes des Apôtres* comme un livre inspiré; ils se sont plu à en citer des passages à l'appui de leur propre doctrine, et ils n'ont jamais hésité à attribuer ce livre à Luc, auteur du troisième évangile.

Il faut l'avouer, pourtant, les écrivains de la période apostolique et de la génération suivante n'ont pas eu recours souvent à cet ouvrage; mais cela tient à son caractère particulier, qui est plutôt historique que doctrinal, et son authenticité, garantie par toute la tradition, n'en a jamais souffert. Tous les canons des saintes Écritures, tant de l'Église orientale que de l'Église occidentale, toutes les bibles et toutes les versions du Nouveau Testament, à quelque époque qu'elles appartiennent, ont toujours compris les *Actes des Apôtres* au nombre des livres inspirés et en ont rapporté l'origine à saint Luc, le fidèle compagnon de saint Paul (4).

Voilà ce qui concerne les preuves extrinsèques. Les témoignages intrinsèques ont ici une valeur indubitable.

Les *Actes* s'ouvrent par ce *proœmium* : « Dans un premier ouvrage j'ai rapporté, ô Théophile, tout ce que Jésus a fait et enseigné, jusqu'au jour que donnant par le Saint-Esprit ses ordres aux apôtres qu'il avait choisis, il fut enlevé d'avec nous (5). » Or, l'auteur de ce passage ne peut être que l'auteur du troisième évangile. Le troisième évangile est seul adressé, comme le livre des *Actes* lui-même, à *Théophile*, dénomination grecque sous laquelle les commentateurs ont vu la désignation de l'âme chrétienne,

(1) EUSEB. *Hist. eccles.*, lib. II, c. XXII.

(2) HIERON. *Epist.* 103 ad Paulin.

(3) CHRYSOST. *Hom.* 4 in Acta.

(4) On pourra consulter avec fruit sur ce sujet l'*Introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par GLAIRE, et le travail non moins remarquable traduit et publié par le Père DE VALROGER, sous le titre d'*Introduction aux livres du Nouveau Testament*.

(5) ACTES, chap. 1, vers. 1 et 2.

*chère à Dieu*. Il s'arrête à l'ascension de Notre-Seigneur et il nous le montre manifestant en effet ses ordres et ses dernières volontés aux disciples. Ces paroles qu'il met sur les lèvres de Jésus : « Et moi, je vais vous envoyer ce que mon Père a promis : cependant tenez-vous dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force qui vienne d'en haut (1), » ne sont-elles pas conformes à ces autres paroles des premiers chapitres des *Actes* : « Il leur ordonne de ne point sortir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père (2) ? » Ce rapprochement si parfait ne suppose-t-il pas une identité d'origine ? D'ailleurs, le style et la manière de raconter les faits sont absolument semblables dans les deux récits et affirment l'unité de rédaction. Ce qui rend cette opinion tout à fait indiscutable, c'est que les derniers chapitres des *Actes* sont évidemment d'un disciple de saint Paul, d'un compagnon qui l'a suivi partout, a été mêlé à sa vie et initié à ses travaux, à ses souffrances, à son esprit, à son cœur, à toute son âme. Or, saint Luc est seul à réunir ces qualités ; seul, il a été le compagnon fidèle du grand apôtre.

Un dernier argument en faveur de l'authenticité et de la véracité des *Actes*, c'est leur conformité avec les historiens contemporains. On ferait un livre sur les coïncidences minutieuses qui existent entre le récit de saint Luc et ce que d'autres documents nous apprennent des mœurs et de l'histoire des mêmes temps. M. Glaire, dans son *Introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, a mis en lumière plusieurs de ces rapprochements qui sont de nature à faire tomber tous les doutes.

Nous avons donc sous les yeux un ouvrage authentique, l'œuvre d'un témoin digne de toute confiance, parce qu'il est contemporain de la plupart des faits qu'il rapporte. Un auteur, même de bonne foi, qui aurait écrit longtemps après les événements, tiendrait un tout autre

(1) Saint Luc, chap. XXIV, vers. 49.

(2) ACTES, chap. I, vers. 4.

langage, tandis qu'on sent, dans le récit bref et pourtant complet de l'écrivain sacré, un homme qui consigne les faits jour par jour et qui tient plus à la vérité qu'à autre chose. Un faussaire se serait bien gardé de clore sa narration après le chapitre vingt-huitième ; il ne se serait point volontairement privé du relief et du prestige que devaient donner à son livre l'apostolat et les miracles de saint Paul dans la ville éternelle ; il aurait eu à cœur de décrire ces fameuses persécutions des chrétiens sous Néron qui sont la plus belle page peut-être de l'histoire de l'Église. Tenons donc, avec toute la docte antiquité, que les *Actes des Apôtres* ont été écrits par saint Luc.

Nous connaissons le but, l'objet et l'auteur des premiers documents de l'histoire apostolique, il nous reste à chercher la date de sa rédaction. M. Renan s'est posé lui-même la question, et voici comment il y répond : « Luc paraît pour la première fois en compagnie de Paul, lors du premier voyage de l'apôtre en Macédoine, vers l'an 52. Mettons qu'il eût alors vingt-cinq ans ; il n'y aurait rien que de naturel à ce qu'il eût vécu jusqu'à l'an 100. La narration des *Actes* s'arrête à l'an 63. Mais, la rédaction des *Actes* étant évidemment postérieure à celle du troisième évangile, et la date de la rédaction de ce troisième évangile étant fixée d'une manière assez précise aux années qui suivirent de près la ruine de Jérusalem (an 70), on ne peut songer à placer la rédaction des *Actes* avant l'an 71 ou 72. — Il semble qu'on serait fort près de la vérité en supposant que les *Actes* furent écrits vers l'an 80 (1). »

C'est uniquement l'intérêt du mythe qui a dicté cette date à M. Renan, et c'est la nécessité de concilier ensemble toutes les pièces de son système qui l'amène à choisir, contre toute vraisemblance, cette dernière époque. L'abîme appelle l'abîme et le mensonge appelle le mensonge. L'auteur de la *Vie de Jésus* a faussé l'histoire, en citant l'an 72,

(1) LES APOTRES, *Introduit.*

comme date de la rédaction du troisième évangile ; les *Actes* étant évidemment postérieurs à ce premier livre, il est ensuite contraint, sous peine de se contredire, d'en reporter l'apparition à l'an 80. Nous qui ne nous sommes pas créés les mêmes impossibilités, nous pouvons accepter la date donnée par les auteurs de l'antiquité chrétienne. Il a été établi, dans les diverses réfutations de la *Vie de Jésus*, notamment dans la belle lettre pastorale de Monseigneur l'évêque de Nîmes, que saint Luc composa son évangile vers l'an 53. Quant à l'époque précise de la rédaction des *Actes*, elle est assez difficile à désigner avec exactitude ; les historiens ne sont pas d'accord sur la chronologie de ces événements, mais leur divergence porte sur peu de chose. Après avoir minutieusement étudié la question, nous nous sommes déterminé à fixer l'an 63 comme époque où saint Luc mit la dernière main à son livre. Et voici nos raisons. Il est évident que les *Actes des Apôtres* ont été composés avant la ruine de Jérusalem, sinon il en serait fait mention à la fin de l'ouvrage. Dans son Évangile, l'historien sacré avait prédit les malheurs qui devaient fondre sur la ville sainte : « Il viendra un temps malheureux pour toi, et tes ennemis feront une circonvallation autour de tes murailles ; ils t'enfermeront et te presseront de tous côtés ; — ils te ruineront, toi et tes habitants, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre dans l'enceinte de tes murs (1). » Cette prophétie s'est accomplie à la lettre. Les Romains ont environné Jérusalem de tranchées, ils ont investi la ville et réduit ses habitants à toutes les horreurs d'un long siège. Si saint Luc avait écrit après ces événements, aurait-il manqué de relater la merveilleuse réalisation des prophéties et de mettre sous les yeux du peuple cet éclatant témoignage de la vérité des Évangiles ? Son silence est donc la meilleure preuve que son livre a été composé

(1) Saint Luc, chap. xix, vers. 43 et 44.

avant le siège de Jérusalem, qui ne s'est terminé qu'entre 70 et 71.

Une seconde chose à signaler, c'est le mystère qu'il garde sur les dernières années de saint Paul. Les *Actes* nous le montrent conduit à Rome sous bonne escorte ; un dernier mot, une sorte de *post-scriptum* nous apprend qu'il fut mis en liberté après deux années de prison préventive ; que fit-il ensuite ? Où porta-t-il ses pas ? Quel fut le dernier théâtre de son zèle apostolique ? En quelle année revint-il à Rome ? Comment encourut-il les colères de Néron ? Et comment scella-t-il de son sang sa foi à l'Évangile ? Sur tout cela, saint Luc n'a pas un mot à nous dire. N'est-ce pas la preuve que son livre était écrit avant la mort de saint Paul ? Comment supposer que l'écrivain se serait arrêté à moitié route, que, sans cause apparente, il aurait brusquement mis un terme à son récit, qu'après nous avoir raconté les persécutions de la synagogue il lui aurait plu de taire les persécutions des Romains, et que pour ne pas attirer la foudre sur sa tête, il aurait trahi la cause de son maître et aurait laissé dans l'ombre les derniers combats, les derniers triomphes et la mort sanglante de saint Paul ? Luc, le compagnon intrépide de l'apôtre, un traître, un lâche, un complaisant, un vil serviteur du pouvoir ! Pourquoi mentir ainsi à la vraisemblance et à l'histoire ? Ce que j'admire c'est le goût que semble avoir M. Renan à flétrir, à souiller tout ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est pur, et à réhabiliter ce qui n'a mérité dans tous les siècles que le mépris et l'exécration des peuples. Le *sentimentalisme*, si j'ose employer ce mot, n'est pas le fait de l'historien : son devoir, c'est de retracer fidèlement les caractères et de fixer les dates : deux choses oubliées profondément par le docte membre de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*.

La rédaction des *Actes* est donc antérieure à 66, année du martyre de saint Pierre et de saint Paul, car on ne peut croire que celui qui a si minutieusement raconté les



commencements du christianisme à Jérusalem aurait volontairement omis de nous retracer la fin glorieuse des deux plus illustres champions de l'Église.

Nous arrivons bien près de la certitude et nous touchons à une date certaine, puisque l'époque de la rédaction définitive des *Actes* est postérieure à la première captivité de saint Paul. Nous pensons que saint Luc travailla à son ouvrage pendant le temps même où son maître portait les fers et prêchait cependant librement à Rome, attendant l'issue de son procès. Ce qui nous incline vers cette opinion, c'est le caractère des derniers chapitres des *Actes*. On y trouve une fraîcheur de souvenirs, un coloris, une verve qui montrent, jusqu'à l'évidence, qu'il s'est écoulé très-peu de temps entre la date des événements et celle de la composition du récit. Saint Luc a donc dû s'occuper de mettre en ordre les derniers faits, dans le temps même de son séjour dans la ville des Césars. Il ne dit rien de l'apostolat de saint Paul à Rome, parce qu'il se proposait très-probablement d'en faire l'histoire comme de tout le reste, et qu'il attendait l'issue du procès pour en rendre compte. L'apôtre mis en liberté deux ans après, saint Luc n'aura pu, pour une cause ou une autre, écrire toute la série de ces graves événements, et ne voulant pas priver les fidèles du récit des travaux apostoliques et de la fondation de l'Église, il aura laissé sa narration où elle en était, sauf à la reprendre plus tard, et il s'est contenté d'y joindre ces deux lignes d'un intérêt si capital pour l'histoire : « Il demeura deux ans entiers dans une maison qu'il avait louée ; et il recevait tous ceux qui le venaient visiter, annonçant le royaume de Dieu, et enseignant avec assurance, et sans nulle opposition, ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ (1). »

Ce *post-scriptum* nous met sur la voie d'une date à peu près certaine. La persécution avait éclaté contre saint Paul, à Jérusalem, pendant les fêtes de la Pentecôte, sous

(1) ACTES, chap. XXVIII, vers. 30 et 31.

le gouvernement de Félix, procureur ou préteur de la Judée. Félix, espérant tirer de l'apôtre une forte rançon, le retint injustement dans les chaînes. Mais, deux ans après, cet inique magistrat, accusé devant Néron, fut remplacé par Portius Festus, et à l'arrivée de ce dernier en Judée, Paul, en ayant appelé à César, fut envoyé par mer à Rome. Or, Festus mourut après deux ans de préture (1) et il eut pour successeur Albinus, qui entra en fonctions peu de temps après la Pâque des Juifs. Un texte de l'historien Josèphe qui se rapporte aux commencements de ce préteur, nous apprend que Jésus, fils d'Ananus, commença quatre années avant la guerre, et sous le gouvernement d'Albinus, à épouvanter la ville par ses cris sinistres. Les premières hostilités ayant eu lieu en 66, Albinus arriva en Judée et succéda à Festus en 62. Félix fut donc rappelé vers le milieu de l'an 60. L'emprisonnement de Paul à Césarée, ayant eu lieu deux années auparavant, a par conséquent commencé en 58, et sa mise en liberté date de l'an 62. Saint Luc ayant mis la dernière main à son livre, immédiatement après cette délivrance, la rédaction des *Actes* doit avoir été ainsi terminée en l'an 62 ou 63.

Cette date déjoue tous les calculs et réduit à néant les ridicules hypothèses de M. Renan sur le prétendu servilisme de saint Luc. Une petite pierre, descendue de la montagne, frappe le colosse et le fait tomber en poudre ; un simple chiffre suffit pour renverser tous les systèmes de l'incrédulité et donner raison à la tradition catholique.

L'authenticité des *Actes des Apôtres* ainsi reconnue, nous pourrions ne pas tenir compte des accusations de M. Renan, puisqu'elles n'ont aucun fondement et aucun criterium et qu'elles ont au contraire le tort immense d'avoir contre elles le document le plus certain et le plus fort de toute l'histoire. Nous pourrions garder le silence et

(1) JOSEPH, *Antiq.*, xx, viii, n. 4.

mépriser de pareilles attaques, comme on sourit des fureurs insensées de l'enfant qui ramasserait une pierre, en traversant le désert, et la lancerait insolemment contre les pyramides. Toutefois, notre adversaire pourrait en tirer un argument contre nous et il nous opposerait ce passage de son livre : « Ces sortes de documents, à demi historiques, à demi légendaires, ne peuvent être pris ni comme des légendes, ni comme de l'histoire. Presque tout y est faux dans le détail, et néanmoins il est permis d'en induire de précieuses vérités. Traduire purement et simplement ces récits, ce n'est pas faire de l'histoire. Ces récits, en effet, sont souvent contredits par d'autres textes plus autorisés (1). »

Nous avons donc à établir contre M. Renan que les *Actes des Apôtres* sont non-seulement vrais et exacts, quant à l'ensemble, mais qu'ils le sont encore dans les détails, et nous avons à discuter et à éclairer la question des contradictions reprochées à saint Luc. Il nous sera facile de démontrer qu'elles ne sont qu'apparentes et qu'un peu d'attention et de loyale critique eût aidé à en faire promptement justice. Elles prouvent, d'ailleurs, la bonne foi des écrivains sacrés, qui ne se sont pas concertés pour la composition de leur livre. Avant d'entrer dans la discussion des faits, nous poserons certaines règles de critique.

1° On ne peut exiger une conformité parfaite entre les dépositions de plusieurs témoins, même de témoins oculaires. Tous, en effet, n'ont pas la même manière d'envisager un événement, et par suite de leur tempérament, de leur caractère personnel, de leur portée d'esprit, ils l'apprécieront de différentes façons : les uns seront particulièrement impressionnés par une chose, les autres par une autre. De là apparente contradiction dans les témoignages.

2° Quand plusieurs personnes rapportent le même fait, comme chacune a un mode d'expression et un langage qui

(1) LES APOTRES, *Introd.*

lui sont propres, on croit parfois saisir une divergence dans les récits ; mais en examinant de plus près et en établissant un parallélisme, on finit par voir que la contradiction n'existe que dans l'esprit de l'auditeur ou du lecteur.

3° Une des causes des contradictions qui semblent se trouver dans les livres saints tient à la chronologie. Les écrivains sacrés n'en ont pas toujours tenu compte, parce qu'ils ont moins entendu préciser une date que rapporter un fait.

Ces règles donneront la solution de plus d'une question controversée. Arrivons maintenant aux détails, tout en restant, ainsi que nous en sommes convenu, dans l'*Introduction*, et en laissant, pour le moment, dans l'ombre les récits légendaires et les contes fantastiques qui forment le fond et toute la trame du livre.

1° M. Renan tient d'avance à mettre les Évangélistes en contradiction avec eux-mêmes dans le récit de la résurrection du Sauveur. « Pour cette partie, dit-il, nous avons heureusement un contrôle qui nous a manqué trop souvent dans la *Vie de Jésus* ; je veux parler d'un passage capital de saint Paul (I Cor., xv, 5-8) qui établit : 1° la réalité des apparitions ; 2° la longue durée des apparitions, contrairement au récit des Évangiles synoptiques ; 3° la variété des lieux où eurent lieu ces apparitions, contrairement à Marc et à Luc (1). »

Pour la première fois qu'il cite, au lieu de se contenter, comme à l'ordinaire, d'un chiffre au bas de la page, M. Renan n'est guère heureux ; car il avoue lui-même, sans y prendre garde, que saint Paul défend la réalité des apparitions, et tout cela, pour le plaisir de dire que saint Luc n'en parle pas. Mais où M. Renan a-t-il pris que saint Luc ne parle pas des apparitions ? L'évangéliste les affirme au contraire avec solennité et il raconte que le Christ ressuscité se révéla à

(1) LES APOTRES, *Introd.*

Pierre, aux saintes femmes et aux disciples sur le chemin d'Emmaüs. Les synoptiques ne nient pas davantage la longue durée des apparitions, ils laissent la chose dans le vague le plus absolu. Et quand un auteur raconte le même fait en différentes circonstances, ses récits doivent se compléter l'un par l'autre. Saint Luc disant donc très-clairement dans les *Actes* que Jésus se montra pendant quarante jours à ses disciples, on ne doit pas supposer qu'il veuille placer dans son évangile l'ascension du Christ au jour même de la résurrection. Enfin, de l'aveu de saint Marc et de saint Luc, les apparitions de Jésus eurent lieu sur différents points. Si M. Renan avait lu l'évangile, il aurait vu indubitablement que l'écrivain sacré parle de plusieurs manifestations de Jésus-Christ aux siens et qu'il nomme même les lieux témoins de ces glorieuses épiphanies; c'est tantôt Jérusalem et tantôt la Galilée; c'est un jour la route d'Emmaüs et un autre jour le cénacle ou le jardin voisin du sépulcre. Il n'y a aucun désaccord sur la durée de la vie d'outre-tombe de Jésus-Christ, puisqu'il n'y a rien de précis dans les évangélistes et que saint Luc est seul à affirmer que l'ascension eut lieu le quarantième jour après la résurrection. Pourquoi donc prétendre que le troisième évangile est en contradiction avec les *Actes*? Pourquoi dire qu'il laisse supposer que le Christ s'enleva au ciel le jour même où il sortit de son sépulcre? J'ai étudié attentivement le texte, et non-seulement je n'ai vu aucune trace de cette supposition, mais j'y ai trouvé positivement le contraire. Le chapitre XXIV nous parle d'un voyage de deux disciples à Emmaüs, bourg distant de Jérusalem de soixante stades. Il faut une longue journée de marche pour y arriver. Quand les deux disciples y entrèrent, il était tard et les ombres descendaient sur la terre. Il fallut le temps de chercher un gîte, de secouer la poussière de la route et d'attendre le repas, et ce n'est qu'à la fin de ce repas, pris en commun, que Jésus, bénissant le pain, renouvela le mystère de la dernière cène et se révéla



aux disciples. Ce n'est pas tout. Malgré la nuit tombée, les heureux voyageurs reprennent le chemin de Jérusalem ; à quelle heure y parvinrent-ils ? Peut-on dire que ce fut le même jour qu'ils revirent les onze apôtres ? Ils étaient à la vérité dans le cénacle, quand Jésus se présenta miraculeusement au milieu d'eux, mais combien de temps le maître resta-t-il en compagnie de ses disciples tremblants et attendris ? Peut-on croire que cette interprétation des Écritures et ces dernières instructions au collège apostolique, mentionnées par le texte sacré, aient été achevées en une seule fois ? Et le voyage à Béthanie, qui se trouvait dans la tribu de Benjamin et qui précéda l'ascension ? Comment, après avoir réfléchi sur toutes ces particularités, dire que saint Luc ne donne qu'une durée d'un jour et de quelques heures à cette seconde vie de Jésus ? La vérité est une, et il n'y a que l'erreur et ceux qui la défendent qui se contredisent.

2° Contradiction dans le récit de la conversion de Saul. C'est le reproche que M. Renan fait à saint Luc : « Les trois récits de la conversion de Paul, dans les *Actes*, offrent aussi de petites différences qui prouvent simplement combien l'auteur s'inquiétait peu de l'exactitude des détails (1). »

A moins d'être doué de certaine nature, quel est l'homme qui, en racontant un fait à différentes reprises et à des intervalles éloignés, se servira des mêmes termes, dans le même ordre, sans se permettre une variante dans ses expressions ? Pourquoi être plus exigeant envers l'Évangéliste et le condamner à être ridicule ? Quel est l'historien qui retracera un événement avec les mêmes couleurs et les mêmes proportions qu'un orateur rapportant les mêmes choses ? Pourquoi donc exiger que saint Luc raconte comme saint Paul plaide ? Rendez-vous compte des différences constatées par M. Renan, et voyez leur portée.

Au chapitre ix, saint Luc est simple narrateur et il dit :

(1) LES APOTRES, *Introd.*

*Les gens qui l'accompagnaient demeurèrent tout hors d'eux-mêmes, entendant à la vérité une voix, mais ne voyant personne (1).*

Au chapitre XXII, ce n'est plus une pure narration, c'est un discours de saint Paul aux juifs de Jérusalem : *Pour ceux qui étaient avec moi, à la vérité, ils virent la lumière, mais ils n'entendirent point ce que dit celui qui me parlait (2).*

Il est très-facile de concilier les deux textes, et la contradiction n'est que dans les mots. Ces deux récits s'affirment et se complètent l'un l'autre. Ceux qui accompagnaient Paul virent l'éclat de la lumière, mais ils ne virent pas Jésus-Christ au sein de cette lumière; ce qui permet de dire à saint Luc : *mais ne voyant personne*. D'autre part, ils entendirent un son confus, mais sans entendre les paroles, ou au moins sans comprendre ce qu'elles signifiaient : ce qui est conforme au texte lui-même : *Ils n'entendirent point ce que me dit celui qui me parlait*.

Au chapitre XXVI, saint Paul se défend devant Agrippa et il rapporte sa conversion d'une manière un peu différente des deux autres récits. Mais la différence tient uniquement à la forme oratoire. Dans ce dernier discours, saint Paul raconte encore qu'il a été renversé sur le chemin de Damas et que le Seigneur lui a parlé, pendant qu'il était prosterné dans la poussière. Il met alors sur les lèvres de Dieu des paroles qui, d'après le premier récit, n'auraient été transmises à Saul que par la bouche d'Ananie et ainsi elles auraient été dites, dans la ville et non sur le chemin. Qui ne voit que, pour abrégé, saint Paul a réuni devant Agrippa les deux discours en un seul?

Quand on se plaît à relever la contradiction, dans les écrits d'autrui, on devrait bien en avoir peur pour soi-même. Qui se douterait, par exemple, que dans la narration de

(1) ACTES, chap. IX, vers. 7.

(2) ACTES, chap. XXII, vers. 9.

la conversion de saint Paul par M. Renan, il y a de formidables contradictions? Nous ne voulons rien dire sur le fond même du récit qui tient plutôt de la tragédie que de l'histoire et qui sera jugé ailleurs; nous nous contenterons de signaler quelques circonstances au lecteur, en lui laissant à tirer la conclusion.

Nous avons entendu saint Luc, écoutons M. Renan.

« Il (Paul) était à la tête du jeune parti pharisien, rigoriste et exalté, qui poussait l'attachement au passé national jusqu'aux derniers excès... Il ne respirait que mort et menaces, et courait Jérusalem en vrai forcené, porteur d'un mandat qui autorisait toutes ses brutalités. Il allait de synagogue en synagogue, forçant les gens timides de renier le nom de Jésus, faisant fouetter ou emprisonner les autres. Quand l'Église de Jérusalem fut dispersée, sa rage se répandit sur les villes voisines; les progrès que faisait la foi nouvelle l'exaspéraient, et, ayant appris qu'un groupe de fidèles s'était formé à Damas, il demanda au grand-prêtre Théophile, fils de Hanan, des lettres pour la synagogue de cette ville, qui lui conférassent le pouvoir d'arrêter les personnes mal pensantes, et de les amener garrottées à Jérusalem. (1) »

Plus loin on lit :

« Si Paul trouva là des visions terribles, c'est qu'il les portait en son esprit. Chaque pas qu'il faisait vers Damas éveillait en lui de cuisantes perplexités. L'odieux rôle de bourreau, qu'il allait jouer, lui devenait insupportable. Les maisons qu'il commence à apercevoir sont peut-être celles de ses victimes. Cette pensée l'obsède, ralentit son pas; il voudrait ne pas avancer; il s' imagine résister à un aiguillon qui le presse (2). »

Comment relier ce second passage avec le premier? Pourquoi ces craintes subites et ces déchirantes angoisses? Saul n'est point un esprit faible, nous l'avons montré ail-

(1) LES APOTRES, chap. X.

(2) Idem.

leurs, c'est un esprit ardent, mais réfléchi, qui combine et pondère toutes choses, et qui nous en donne lui-même la preuve par l'habileté et le sang-froid avec lequel il concerte et organise la perte des chrétiens. Ces esprits-là ne changent pas en un instant; ils vont leur chemin comme la flèche court à son but. D'ailleurs, où est la possibilité d'une perplexité dans l'âme du persécuteur? C'est la gloire de Dieu qui l'inspire, et son cri de guerre, c'est celui du prophète : *Je suis brûlé de zèle pour le Seigneur des armées* (1). Il sait que Dieu est un Dieu jaloux et terrible, qui extermine ses ennemis, et il a conscience, en poursuivant les chrétiens, de servir une cause sainte. Donc, point de remords, point d'anxiétés. Si l'odieux rôle de bourreau lui est insupportable, pourquoi s'y soumet-il? N'est-ce pas lui qui a demandé des lettres au grand-prêtre? Qui le force à avancer? n'est-il pas maître de revenir sur ses pas, puisqu'il n'obéit qu'à ses propres inspirations? M. Renan n'a point vu tout cela, parce qu'il était dans le feu de l'action et en plein drame; mais ceux qui sont de la galerie et voient à distance n'ont pas les mêmes illusions et se réservent le droit de se récrier contre le mythe, quand le mythe est trop fort.

Seconde remarque. Devinerez-vous jamais ce qui a renversé Saul sur le chemin de Damas? M. Renan, ingénieux et fécond en expédients, a découvert trois causes qui, d'après lui, ont pu agir simultanément : c'est le brusque passage de la plaine dévorée par le soleil aux frais ombrages des jardins, ou bien un délire fiévreux, amené par un coup de soleil ou une ophthalmie, ou encore un orage qui a éclaté tout à coup sur les flancs de l'Hermon. Cette tempête, avec ses éclairs et ses pluies de feu, ne vient-elle pas dans le récit à peu près comme le *Deus ex machinâ*? L'Hermon a beau être le point de formation de tonnerres dont rien n'égale la violence, il n'en reste pas moins à plusieurs journées de marche de Damas, et on ne

(1) III<sup>e</sup> Liv. des Rois, chap. XIX, vers. 44.

conçoit guère comment les échos de la foudre ont pu arriver jusque dans les jardins et sous les ombrages de cette plaine, qui fait rêver au « paradis de Dieu. » Malheureusement pour M. Renan, Saul ne voyageait pas seul, il avait de nombreux compagnons, et si la force qui le renversa et produisit « une commotion cérébrale » était une force naturelle, pourquoi ses compagnons n'en furent-ils pas atteints ? Pourquoi, à la vue de ce qui se passait, étaient-ils dans la stupéfaction, *stabant stupefacti* ? D'autre part, en admettant un instant la version du nouvel historien des *Apôtres*, si le Juif persécuteur a été atteint d'une de ces fièvres pernicieuses, accompagnées de transport au cerveau, si fréquentes en ces parages ; si, en quelques minutes, il est tombé comme foudroyé, comment se fait-il qu'il se soit relevé de lui-même, l'instant d'après, et qu'il soit entré, conduit par la main, dans la ville ? *Surrexit autem Saulus de terrâ*. Comment n'est-il pas resté de longues heures au milieu de sa crise, et comment, plus fortuné que M. Renan lui-même à Biblos, n'est-il point demeuré couché longtemps sur un grabat, dans la cabane hospitalière de quelque ancêtre de nos pauvres Maronites ? Je laisse à l'auteur des *Apôtres* le soin de nous expliquer naturellement ce passage, sans transition, de l'anéantissement le plus foudroyant à l'état d'un homme qui peut se tenir debout et poursuivre à pied sa route.

3<sup>e</sup> Contradiction au sujet des voyages de saint Paul à Jérusalem. « L'auteur des *Actes*, dit M. Renan, veut que Paul, après l'accident de Damas soit venu à Jérusalem, à une époque où l'on savait à peine sa conversion ; qu'il ait été présenté aux apôtres, qu'il ait vécu avec les apôtres et les fidèles sur le pied de la plus grande cordialité.... Or, Paul nous apprend que les choses se passèrent très-différemment. Pour prouver qu'il ne relève pas des Douze et qu'il doit à Jésus lui-même sa doctrine et sa mission, il assure qu'après sa conversion, il évita de prendre conseil



de qui que ce soit et de se rendre à Jérusalem vers ceux qui étaient apôtres avant lui ; qu'il alla prêcher dans le Hauran de son propre mouvement et sans mission de personne : que, trois ans plus tard, il est vrai, il accomplit le voyage de Jérusalem pour faire la connaissance de Céphas ; qu'il resta quinze jours auprès de lui, mais qu'il ne vit aucun apôtre, si ce n'est Jacques, frère du Seigneur... Paul déclare expressément qu'entre le voyage qui eut lieu trois ans après sa conversion et le voyage pour l'affaire de la circoncision, il ne vint pas à Jérusalem (1). »

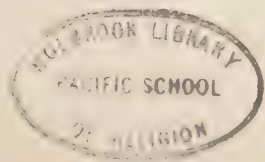
Pour écrire cette page, il faut avoir lu bien peu attentivement les *Actes des Apôtres* : l'ophthalmie de Biblos ne serait-elle pas encore complètement dissipée ? Que rapporte, en effet, saint Luc ? Voici ses paroles : *Cependant Saul se fortifiait de plus en plus et confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, soutenant que Jésus était le Christ. Après un assez long temps (quum autem implerentur dies multi), les Juifs tinrent conseil ensemble pour le tuer. Mais Saul eut avis des embûches qu'on lui dressait. Comme ils gardaient les portes nuit et jour, afin de lui ôter la vie, les disciples le prenant la nuit, le descendirent par la muraille dans une corbeille. Etant venu à Jérusalem, il tâchait de se joindre aux disciples ; et ils se défiaient tous de lui, ne pouvant croire qu'il fût un disciple. Mais Barnabé l'ayant pris le mena aux apôtres* (2).

Evidemment ce voyage à Jérusalem est celui-là même dont il est question dans l'épître aux Galates : *Je ne fus pas même à Jérusalem vers les apôtres qui m'ont précédé ; mais je m'en allai dans l'Arabie, puis je retournai encore une fois à Damas. Trois ans après, j'allai à Jérusalem pour voir Pierre* (3). Les raisons ne manquent pas pour établir contre M. Renan l'identité de ces voyages. D'abord saint Luc ne dit pas ce qu'on lui fait dire ; il ne prétend

(1) LES APOTRES, *Introd.*

(2) ACTES, chap. ix, vers. 22 et suiv.

(3) AUX GALATES, chap. i, vers. 17 et 18.



en aucune façon que Paul soit venu à Jérusalem immédiatement après l'accident de Damas. Au contraire, il rapporte que l'apôtre se mit à prêcher dans cette ville, et que ce n'est que bien plus tard qu'il encourut la haine des Juifs : *Quum autem implerentur dies multi*. A la vérité, il n'est pas question dans les *Actes* du passage en Arabie, parce que Paul n'y fit probablement qu'un court séjour et revint ensuite à Damas. Un texte de l'épître aux Corinthiens achève de dissiper tous les doutes : *A Damas, celui qui commandait dans le pays pour le roi Arétas, faisait garder les portes pour me prendre ; mais on me descendit de la muraille par une fenêtre dans une corbeille, et ainsi je m'échappai de ses mains* (1). C'est bien le même fait que celui qui est rapporté dans les *Actes*, et il n'est pas permis de s'y méprendre. Or, il est constant que Damas fut momentanément occupé par un prince arabe, du nom d'Arétas, en l'an 2 de Caligula, et les historiens placent généralement la conversion de saint Paul à la vingt et unième année de Tibère. Il y a donc harmonie parfaite entre les *Actes* et les *Épîtres* et le voyage à Jérusalem rapporté par saint Luc, au chapitre IX, est un des faits les plus authentiques de toute l'histoire.

Dans l'*Épître aux Galates*, saint Paul dit encore : *Quatorze ans après, je fis un second voyage à Jérusalem avec Barnabé* (2). D'autre part, saint Luc suppose un voyage intermédiaire : *Et l'un d'eux* (les prophètes), *nommé Agabus, annonçait par inspiration qu'il y aurait une grande famine dans tout l'univers ; et cette famine arriva sous l'empire de Claude. Cependant tous les disciples résolurent d'envoyer, chacun selon ses moyens, de quoi secourir les frères qui demeuraient en Judée ; et c'est ce qu'ils firent aussi, envoyant ce secours aux anciens par les mains de Barnabé et de Saul* (3). M. Renan voit, là encore, une

(1) II<sup>e</sup> AUX CORINTH., chap. XI, vers. 32 et 33.

(2) AUX GALATES, chap. II, vers. 4.

(3) ACTES, chap. XI, vers. 23 et suiv.

impossibilité, ou tout au moins une contradiction (1). Nous n'avons qu'un seul mot à dire pour expliquer l'énigme. Saint Luc est historien et il donne place dans son récit aux principaux événements. Saint Paul, au contraire, est orateur, il écrit un plaidoyer et il ne prend que les faits qui peuvent servir sa cause. Il n'a pas pour but de faire connaître aux Galates l'histoire de sa vie, il veut seulement défendre l'origine et l'autorité de son apostolat contre ceux qui l'accusent d'être un intrus et de s'ingérer dans le ministère sans la volonté des apôtres. Il établit alors qu'il a reçu une vocation plus haute que celle qu'il aurait reçue des hommes ; il a été appelé et élu de Dieu et voilà pourquoi il n'est venu que trois ans après sa conversion conférer avec Pierre. Il ne nie point le voyage entrepris au moment de la famine prédite par Agabus, il n'en parle pas, parce que cela n'entre pas dans le plan de sa défense.

4<sup>e</sup> Répréhension de Céphas par saint Paul. Une question autour de laquelle M. Renan fait beaucoup de bruit est celle que l'on a appelée la question des Judaïsants. Il essaye de mettre les *Actes* en contradiction avec l'*épître aux Galates*, et finalement, il abandonne le récit de saint Luc, comme invraisemblable, et s'attache au témoignage de saint Paul, croyant trouver en lui un adversaire de l'institution divine de la hiérarchie (2). La meilleure réfutation de M. Renan sera, croyons-nous, une exposition pure et simple des faits, d'après les *Actes* et l'*épître aux Galates*.

Voici l'état de la question :

*Quelques - uns , venus de Judée , disaient aux frères pour les instruire : Si on ne vous circoncit , selon l'usage prescrit par Moïse , vous ne pouvez être sauvés. Sur cela ,*

(1) LES APOTRES, *Introd.*

(2) Voir LES APOTRES, *Introd.*, pages XXIV, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII et XXXVIII.

comme Paul et Barnabé s'élevèrent contre eux avec beaucoup de force, il fut résolu que Paul et Barnabé et quelques-uns d'entre les autres iraient à Jérusalem voir les apôtres et les prêtres sur cette question.... Étant arrivés à Jérusalem, ils furent bien reçus de l'Église, des apôtres et des anciens, auxquels ils racontèrent les grandes choses que Dieu avait faites avec eux. Mais quelques-uns de la secte des Pharisiens qui avaient cru, s'élevèrent et dirent qu'il fallait circoncire les Gentils, et leur ordonner de garder la loi de Moïse. Alors, les apôtres et les anciens s'assemblèrent pour délibérer sur cela. Et comme la chose s'agitait fortement, Pierre se leva et leur dit : Mes frères, vous savez que dès les premiers temps, Dieu m'a choisi parmi vous, pour que les Gentils entendissent de ma bouche la parole de l'Évangile, et qu'ils crussent. Dieu, qui connaît les cœurs, en a aussi rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit, comme à nous, et il n'a mis nulle différence entre eux et nous, en purifiant leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, jusqu'à charger les disciples d'un joug que, ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Nous croyons, au contraire, devoir être sauvés par la grâce du Seigneur Jésus-Christ, de même qu'eux. Toute l'assemblée garda le silence.

.... Alors les apôtres et les anciens, avec toute l'Église, furent d'avis de choisir des personnes d'entre eux et de les envoyer à Antioche (c'est là que le différend s'était élevé), avec Paul et Barnabé. On choisit Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui étaient des plus remarquables parmi les frères, et voici ce qu'on écrivit par eux : Les apôtres et les anciens d'entre les frères, aux frères d'entre les Gentils qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut. Ayant ouï dire que quelques-uns, venant d'avec nous, ont, par leurs discours, mis le trouble parmi vous, à la ruine de vos âmes, bien qu'ils n'eussent reçu de nous aucun ordre ; nous étant assemblés, nous avons été d'avis de choisir des personnes et de vous les envoyer avec nos bien-aimés Barnabé

*et Paul, gens qui se sont livrés eux-mêmes pour le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Nous vous avons donc envoyé Jude et Silas, qui vous diront aussi de bouche les mêmes choses. Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous charger de rien davantage que de ce qui est nécessaire ; c'est que vous vous absteniez des choses sacrifiées aux idoles, du sang, de ce qui a été étouffé, et de la fornication. En vous gardant de tout cela, vous ferez bien. Adieu (1).*

Ce récit des *Actes* est conforme à ce qui est rapporté dans l'*épître aux Galates*. Mais ce dernier document renferme un autre fait qui ne se trouve plus dans les *Actes des Apôtres*. La question dogmatique était tranchée. Il venait d'être solennellement décrété que les observances ju-daïques n'étaient point nécessaires à la justification. Restait la question pratique, la question d'opportunité. Celle-ci n'était point résolue et il fallait s'en remettre au temps pour sa solution. Un jour devait venir où l'on mettrait de côté des prescriptions gênantes qui n'avaient plus force de loi. Il fallait simplement laisser pour le moment toute liberté aux Juifs et aux Gentils.

Quelque temps après la promulgation de ce décret, Céphas vint visiter l'Eglise d'Antioche qu'il avait lui-même fondée. *Avant l'arrivée de certains hommes, envoyés par Jacques, il mangeait avec les Gentils ; mais, depuis qu'ils furent arrivés, il se retirait et se séparait d'avec les Gentils, par la crainte qu'il avait de ceux qui étaient du nombre des circoncis ; et le reste des Juifs vint à dissimuler aussi bien que lui : de sorte qu'ils engagèrent Barnabé même à dissimuler comme eux (2).* Alors Paul, voyant qu'ils ne marchaient pas droitement selon la vérité de l'Evangile, reprit ouvertement Céphas et lui dit devant tout le monde : *Si vous, étant Juif, vous vivez à la manière des Gentils, et non pas des Juifs, comment obligez-vous les Gentils à ju-*

(1) ACTES, chap. XV, vers. 1-12, 22-29.

(2) AUX GALAT., chap. II, vers. 12 et 13.



*daïser ? Nous sommes Juifs de naissance, nous autres, et non des pécheurs nés parmi les Gentils. Néanmoins, sachant que ce n'est pas par les œuvres de la loi que l'homme est justifié, mais que c'est par la foi en Jésus-Christ, nous croyons aussi nous-mêmes en Jésus-Christ, afin d'être justifiés par la foi en Jésus-Christ et non par les œuvres de la loi; parce que nulle personne ne sera justifiée par les œuvres de la loi (1).*

Voilà, réduite à ses proportions naturelles, toute l'affaire des judaïsants. On a voulu y voir, d'une part, une atteinte à la vérité, et de l'autre une attaque violente contre l'autorité représentée dans la personne du prince des apôtres. Par la grâce de Dieu, il n'y a rien de tout cela. Céphas n'a point erré; lui-même a promulgué le décret de l'affranchissement des Juifs et des Gentils, et en cette circonstance il n'a point dévié de la foi. Il a seulement porté la condescendance trop loin, et pour ne pas s'aliéner l'esprit de ceux de sa race, il leur a fait une concession qui ne pouvait, d'ailleurs, consacrer aucun droit. Il n'y a là qu'une question pratique que saint Paul a tranchée dans un sens différent, parce qu'il voyait un danger que Céphas, placé en d'autres circonstances, n'apercevait point. Ces mots « *resisti in faciem* » n'emportent pas l'idée d'une résistance et d'une guerre, mais supposent seulement une observation faite ouvertement et en public. C'est le zèle des âmes qui inspirait la conduite de Céphas et la parole de Paul : l'honneur de tous deux est sauf.

Saint Luc, il est vrai, ne rapporte pas cette dernière circonstance. Faut-il en conclure que, « trop loyal pour condamner son maître Paul, trop orthodoxe pour ne pas se ranger à l'opinion officielle qui prévalait, il effaça les différences de doctrines pour laisser voir seulement le but commun, que tous ces grands fondateurs poursuivaient en effet par des voies si opposées et à travers de si

(1) Id., vers. 44 et suiv.

« énergiques rivalités (1)? » Cette conclusion serait injuste. Il n'y a pas entre Céphas et Paul de différence doctrinale. Le décret porté par le premier au concile de Jérusalem témoigne de son accord avec le second sur cette question. Il ne s'agit que d'un point d'application et de pratique; saint Luc n'en a rien dit, parce qu'il n'a pas entendu rapporter tous les faits, et que vraisemblablement il en a laissé de plus importants dans le silence. Que l'on ne perde pas de vue que les *Actes* ne sont point une histoire, mais un précis, un abrégé, un sommaire des principaux événements. L'écrivain sacré, ayant donc traité la question des observances légales, au point de vue des principes, et donné la décision apostolique qui régit la matière, s'est cru dispensé de revenir sur ce sujet et de tenir compte d'une divergence pratique qui n'a pas eu de durée.

3° M. Renan ne se contente pas de reprocher à saint Luc les contradictions répandues dans le cours des *Actes*, il ajoute ces paroles : « Il (l'évangéliste) commet des inexactitudes et surtout des omissions vraiment étranges chez un disciple de ce dernier (2). » Comme preuves, voici ce qu'on trouve, en note au bas de la page : « Comparez, par exemple, Act., XVII, 14-16; XVIII, 3, à Thess., III, 1-2. » Vous pensez que sous ces chiffres se cache une démonstration formidable; tout en croyant à la bonne foi de l'auteur, remontez aux sources et consultez les textes. Vous lirez, au chapitre XVII, 14-16 : *Alors les frères firent incontinent évader Paul du côté de la mer. Pour Silas et Timothée, ils demeurèrent là* (à Bérée où ils étaient venus de Thessalonique). *Cependant ceux qui conduisaient Paul le menèrent jusqu'à Athènes, d'où ils partirent avec ordre de lui pour Silas et Timothée, de le venir joindre le plus promptement qu'il se pourrait. Durant le temps que Paul*

(1) LES APOTRES, *Introd.*

(2) ACTES, *Introd.*

*les attendit à Athènes, il se sentait intérieurement ému à la vue d'une ville si idolâtre.*

Au chapitre XVIII, 3 : *Mais quand Silas et Timothée furent venus de Macédoine, Paul s'attacha à prêcher plus fortement...*

Dans la première épître aux Thessaloniens vous trouverez cet autre passage, chapitre III, 1, 2 : *C'est pour cela que, ne pouvant attendre davantage, nous avons jugé à propos de demeurer seuls à Athènes ; et nous vous avons envoyé Timothée, notre frère et ministre de Dieu dans l'Evangile de Jésus-Christ, pour qu'il vous affermât et qu'il vous animât dans le sujet de votre foi.*

Nous avons ouvert les yeux et nous avons cherché à découvrir l'inexactitude dont saint Luc, au dire de M. Renan, a pu se rendre coupable, et nous ne l'avons point vue. Les deux textes concordent admirablement et, avec un peu plus de critique, l'auteur des *Apôtres* s'en serait convaincu comme nous. Le devoir de l'historien n'est-il pas de rapprocher les récits et de les souder ensemble, comme le naturaliste qui assemble les ossements épars et reconstitue un corps tout entier ? Rien de plus facile à concilier que les divers passages cités plus haut. Les *Actes* donnent à Paul pour compagnons Silas et Timothée, l'épître ne nomme que Timothée, soit qu'il eût été le chef de la mission, soit qu'il fût plus cher au cœur de l'apôtre des Gentils, et au cœur des Thessaloniens. Saint Paul avait été obligé de fuir devant les colères des Juifs de Thessalonique. Il s'était rendu à Bérée, qui est dans le voisinage, et y annonçait l'Evangile avec éclat, quand ses ennemis vinrent y exciter une sédition contre lui. Il partit donc seul pour Athènes, et laissa en arrière Timothée et Silas, avec mission de se rendre de leur côté à Thessalonique, pour lui rapporter ensuite des nouvelles de la foi des chrétiens persécutés. C'est ce qui lui permet de dire dans son épître : *Nous avons jugé à propos de demeurer seul à Athènes et nous*

*vous avons envoyé Timothée, notre frère et ministre de Dieu dans l'Evangile de Jésus-Christ, pour qu'il vous affermit et vous animât sur le sujet de votre foi.* Arrivé à Athènes et croyant peut-être y faire un long séjour et avoir besoin de coopérateurs, il rappelle Silas et Timothée. Et ces deux disciples revinrent, en effet, bientôt de Macédoine, dont Thessalonique était alors la capitale. Les deux textes ne disent-ils pas tout cela ? Où est donc l'inexactitude entrevue par M. Renan ?

6° Une erreur plus grave (si c'était une erreur), serait celle qui est signalée dans une note de l'introduction des *Apôtres* : « Dans un discours que l'auteur (Luc) prête à Gamaliel en une circonstance qui est de l'an 36 à peu près, il est question de Theudas, dont l'entreprise est expressément déclarée antérieure à celle de Juda le Gaulonite. Or, la révolte de Theudas est de l'an 44, et en tout cas bien postérieure à celle du Gaulonite. » Telle est l'impossibilité signalée par M. Renan, et, à vrai dire, il y met une certaine modestie, il n'en triomphe pas et ne pousse aucune de ces clameurs que sa découverte a excitées parmi les déistes anglais. Ce calme ne serait-il pas de la timidité ou de la défiance ? Ne viendrait-il pas de la crainte d'une décevante réfutation ? Avant de répondre à l'objection, plaçons sous les yeux du lecteur le texte d'où elle est tirée.

Ainsi parla Gamaliel, docteur de la loi :

*« Israélites, faites bien réflexion sur ce que vous ferez au sujet de ces gens-ci. Car il y a quelques années que parut un certain Théodas, qui se faisait passer pour grand personnage, et dont environ quatre cents hommes suivirent les sentiments. Il fut tué, et toute sa secte fut dissipée et réduite à rien. Après lui parut Judas le Galiléen, au temps que l'on fit le dénombrement du peuple ; et il entraîna beaucoup de gens dans son parti. Il périt aussi, et tout ce qu'il avait*

*de sectateurs fut dispersé. Voici donc mon avis... (1).*

Nous regardons ce texte des *Actes* comme authentique et ce discours comme étant vraiment de Gamaliel. Nous n'admettons pas qu'il y ait inversion dans les noms et que Judas le Galiléen ait paru avant Théodas. Il ne paraît pas vraisemblable qu'un érudit, un docteur de la loi, un maître en Israël ait commis l'erreur si grave qu'on lui reproche. On ne peut admettre qu'un homme, si bien au courant de l'histoire, ayant retenu le nom des rebelles, le chiffre exact de leurs sectateurs et l'année même de leur conspiration, ait pu se méprendre au point de faire une si lourde faute chronologique. La révolte de Judas le Galiléen a donc suivi celle de Théodas. Or, il est constant, d'après Josèphe, qu'il faut rapporter à peu près à l'an 7 la conjuration de Judas; celle de Théodas est donc antérieure à cette date, et cependant, d'après l'historien *de la guerre des Juifs*, Théodas ne s'est jeté dans la rébellion qu'en l'an 44. Comment trancher ce nœud gordien? Le docteur Tholuck, si estimé en Allemagne, pour ses remarquables travaux sur la sainte Écriture, prétend avec raison qu'il a existé deux Théodas. Voici son raisonnement : « Supposons que le Theudas de Josèphe ait paru sur la scène l'an 44, et celui de Luc vers l'an 7; la difficulté est résolue, si l'on admet que, dans l'espace de cinquante à soixante ans, il se soit trouvé deux rebelles du même nom; ce qui n'a rien d'in vraisemblable, car ce nom était on ne peut plus commun (voyez Westein), et il y avait alors une foule de conspirateurs. Notre hypothèse, il est vrai, manque d'un point d'appui historique; mais ce n'est pas un motif suffisant pour la rejeter de prime-abord. Sonntag, qui vient de traiter cette question de la manière la plus approfondie et la plus scientifique, admet comme très-possible cette hypothèse de deux rebelles du nom de Theudas. Entre la mort d'Hérode I<sup>er</sup> et la destruction de Jérusalem, ne s'est-il pas rencontré trois rebelles

(1) ACTES, chap. v, vers. 35 et suiv.



du nom de Judas et cinq conspirateurs du nom de Simon? La seule chose qui pût nous surprendre, serait que Josèphe eût entièrement passé sous silence le premier Theudas, qui, d'après Luc, paraît avoir eu quelque célébrité. Mais souvent, chez les Juifs, le même homme portait deux noms; il se peut donc que Josèphe ait fait mention de Theudas sous un autre nom. De pareilles possibilités ne paraîtront inadmissibles qu'à des critiques imbus de fortes préventions (1). »

Ce qui rend tout à fait vraisemblable l'hypothèse de Tholuck, c'est la différence qui existe entre le récit de saint Luc et celui de Josèphe. Ainsi Gamaliel dit, dans les *Actes*, que Théodas ayant péri, toute la secte fut dissipée et réduite à rien. Josèphe, au contraire, rapporte que Théodas, pris les armes à la main, eut la tête tranchée; que beaucoup de ses partisans périrent et qu'un grand nombre furent faits prisonniers. Cette divergence montre bien qu'il ne s'agit ni du même homme, ni du même fait.

7° Après le reproche d'inexactitude vient le chapitre des omissions. Ici encore recourons aux textes indiqués par les notes et nous verrons ce qu'il faut penser de cette accusation.

Saint Paul (I Cor., xv, 32) dit, en parlant de lui-même et pour corroborer une preuve par un argument personnel : *à parler selon l'homme, que me sert d'avoir combattu contre les bêtes à Éphèse, si les morts ne ressuscitent point?* On ne trouve, en effet, nulle part dans les *Actes* le récit de ce combat contre les lions et les tigres de l'amphithéâtre. Saint Luc l'aurait-il ignoré? Non, et sa narration n'est point en défaut. L'*ad bestias* doit s'entendre non-seulement de la panthère amenée du désert et de l'ours tiré de la montagne, mais encore de ces hommes qui portent en

(1) THOLUCK, *Glaubwürdigkeit der ev. Geschichte*, traduction du P. de Valroger.

leur poitrine un cœur de bête, semblent avoir perdu l'esprit et n'ont plus d'autre guide que les instincts les plus aveugles et les plus féroces. L'expression de saint Paul doit donc être prise au figuré, et quiconque a lu, au chapitre XIX, l'horrible sédition d'Ephèse, et se rappelle ce peuple accourant à l'amphithéâtre avec de formidables rugissements, ne sera pas exposé à se méprendre sur le mot de saint Paul, pas plus que sur le prétendu silence de saint Luc.

Voyons les autres textes qui, d'après M. Renan, sont là pour accuser les inexplicables omissions des *Actes des Apôtres*.

II Cor. I, 8. *Nous ne voulons pas vous laisser ignorer, mes frères, ce que nous avons eu à souffrir en Asie, nos peines ayant été excessives et tellement au-dessus de nos forces, que nous étions même ennuyés de vivre.*

L'odieuse et cruelle sédition d'Ephèse n'est-elle pas le commentaire éloquent de ce mot de saint Paul? M. Renan aurait-il oublié qu'Ephèse est en Asie?

Continuons la vérification des textes.

II Cor. XI, 23 et suiv.... *Je le suis encore plus qu'eux, ayant essuyé plus de travaux et plus de prisons, ayant été battu avec excès, et m'étant vu en plusieurs rencontres à deux doigts de la mort. Cinq fois j'ai reçu des Juifs trente-neuf coups de fouet; j'ai été trois fois battu de verges; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois fois; j'ai été un jour et une nuit dans les abîmes de la mer.*

Et, d'après M. Renan, les *Actes* ne feraient aucune mention de tout cela! Quand nous entendons ces reproches, nous sommes toujours tenté de croire, pour l'honneur de notre adversaire, qu'il ne parle pas de lui-même et n'a pas pris le temps de remonter aux sources et de vérifier les textes qu'il nous objecte. C'est, à n'en pas douter, la preuve d'une admirable candeur d'âme! Comme M. Renan tient surtout à la vérité historique, il sera bien aise d'apprendre que saint Luc parle de différentes captivités de

saint Paul, de son emprisonnement à Jérusalem, Césarée et Rome. Il saura avec bonheur que dans ces mêmes *Actes*, il est longuement question du péril de mort qu'a couru l'apôtre à peu près partout, et notamment à Jérusalem, Damas, Thessalonique, Bérée, Éphèse. Sa loyauté et sa conscience d'historien seront satisfaites, en lisant ces différents passages des *Actes* qui concordent avec les *Épîtres* et justifient pleinement saint Luc.

*La populace accourut, animée contre eux; et les magistrats, ayant fait déchirer leurs vêtements, les firent battre de verges. Après qu'on les eut chargés de coups, ils les firent mettre en prison (XVI, 22 et 23).*

*Le tribun commanda qu'on l'amenât dans la forteresse, qu'on le fouettât, et qu'on lui donnât la question (XXII, 24).*

*Sur ces entrefaites, il arriva quelques Juifs d'Antioche et d'Icone, qui, ayant fait entrer la populace dans leurs sentiments, lapidèrent Paul, et le traînèrent hors de la ville, le croyant mort (XIV, 18).*

Dans les *Actes*, il est vrai, il n'est pas parlé de ces naufrages nommés par l'apôtre dans son épître, si ce n'est de celui qui eut lieu sur les côtes de Malte; mais le texte ne permet-il pas de les supposer? Un homme qui passe toute sa vie, pour ainsi dire, en voyages, qui est contraint de défendre sa tête contre des assassins, et de fuir au milieu de la nuit dans une méchante barque que l'on n'a pas pris le temps de gréer, dans le premier esquif que l'on a trouvé sous sa main: un homme qui ne choisit pas ses jours et ses heures pour lever l'ancre, et qui gagne la haute mer quelquefois quand le vent souffle, que le ciel se couvre et que la tempête s'annonce, n'a-t-il pas dû voir plus d'une fois son embarcation, conduite par des mains inexpérimentées, se heurter contre les récifs ou échouer à la côte? Tout cela ne ressort-il pas du récit de saint Luc. Nous avons, d'ailleurs, déjà donné la raison de la brièveté et de la concision de son livre, et nous avons compris qu'il ne pouvait rapporter chaque fait avec tous ses détails.

8° Voyons maintenant les autres reproches adressés par M. Renan à l'auteur des *Actes*; il ne faut pas une science bien profonde pour en faire bonne justice. « L'auteur du troisième évangile et des *Actes*, dit-il, connaît mal le judaïsme. » Sur quoi se fonde une si grave accusation? sur ce texte cité en note : « Il (Pierre) dit : Vous savez que c'est une chose abominable pour un Juif de faire société avec un étranger (1). » — Il me semble au contraire que c'est faire preuve de connaissance des habitudes judaïques. Qui ne sait, en effet, que par une permission providentielle, les Hébreux sont toujours restés à l'écart des autres peuples, et que, pour rendre plus inviolable le dépôt de la foi et des traditions, Dieu avait inspiré aux Juifs une horreur secrète des étrangers, lesquels passaient pour profanes et impurs?

Non-seulement, Luc connaît mal le judaïsme, mais il ignore les affaires de Palestine : c'est l'opinion de M. Renan, qui cite, à l'appui de son dire, le discours de Gamaliel dont nous avons justifié déjà l'exactitude historique. Il faut bien que l'auteur des *Apôtres* soit au dépourvu, pour se retrancher dans des arguments aussi faibles.

« L'ouvrage (les *Actes*) a été composé loin de la Judée, pour des gens qui en savaient mal la géographie (2). » Vous douteriez-vous de la raison que M. Renan en donne? C'est l'exactitude que l'écrivain sacré apporte dans la désignation des lieux. Lisez ces passages que l'on dit écrits pour des ignorants :

*Au sixième mois, Dieu envoya l'ange Gabriel dans une ville de Galilée, nommée Nazareth (3).*

*Et il descendit à Capharnaüm, ville de Galilée (4).*

*Et voilà que, le même jour, deux d'entre eux allaient à une*

(1) ACTES, chap. x, 28.

(2) LES APÔTRES, *Introd.*

(3) Saint Luc, chap. i, vers. 26.

(4) Id. iv, 34.

*bourgade du nom d'Emmaüs*, qui était environ à soixante stades de Jérusalem. (1).

Ainsi, chaque fois qu'un historien précise une date, un fait, un lieu, il écrit pour l'ignorance.

« L'ouvrage (il s'agit toujours des *Actes*), a été composé loin de la Judée, pour des gens qui non-seulement en savaient mal la géographie, mais qui ne se souciaient ni d'une science rabbinique très-solide, ni des noms hébreux (2). » Et à la suite de cette citation, on trouve en note : Luc, I, 31, comparé à Matth., I, 21. Allez aux sources, vous trouverez dans saint Matthieu : *Elle mettra au monde un fils que vous nommerez Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés*. Dans saint Luc, vous lirez simplement : *Vous concevrez et vous enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus*. L'interprétation de ce dernier mot n'est point donnée, il est vrai, mais n'est-ce point plutôt une marque de respect pour la langue hébraïque, à qui l'historien tient à conserver son caractère primitif et dont il cherche à naturaliser les termes dans les autres langues ?

Un dernier reproche adressé à l'auteur des *Actes* est celui-ci : « Le mot juif est toujours pris chez lui en mauvaise part et comme synonyme d'ennemi des chrétiens. Au contraire, il se montre très-favorable aux hérétiques samaritains (3). » En quoi, je le demande à M. Renan, saint Luc a-t-il faussé l'histoire ? Les Juifs se sont-ils montrés bienveillants pour le christianisme, et en ont-ils respecté la liberté ? Avait-on à rendre hommage à leur esprit de douceur ? Les Samaritains n'ont-ils pas accueilli la foi avec plus de gratitude, et pouvait-on les traiter avec cette partialité que les Juifs ont toujours eue contre leur race ? L'histoire ne doit faire acception de personne, elle rend témoignage à la vérité et burine pour la postérité la page

(1) Id. XXIV, 13.

(2) LES APOTRES, *Introd.*

(3) LES APOTRES, *Introd.*



où s'écrit, dans la lumière et la justice, le mal comme le bien.

C'est l'enseignement que nous avons retiré de la lecture de saint Luc. Ah ! si nous avons eu l'âme navrée en parcourant les pages d'un ennemi de Jésus-Christ ; si notre cœur a bondi dans notre poitrine, en entendant tous les blasphèmes qu'une bouche, autrefois chrétienne, osait répandre sur l'Évangile ; si les larmes nous sont venues aux yeux, au spectacle de cette conjuration de l'erreur contre la vérité ; si notre regard s'est douloureusement détourné à la vue de l'aveuglement de certains hommes, il est une chose qui nous a grandement réjoui et consolé, qui a éclairé notre esprit comme d'un radieux soleil et mis toute notre âme en fête, c'est le caractère de certitude que présente l'exposé de notre foi. En même temps que nous lisions les prétendus *Apôtres* de M. Renan, nous lisions les Apôtres véritables dans le texte de saint Luc et nous étions involontairement frappé de la vérité de ce dernier livre et de la force irrésistible du témoignage catholique. Nous sentions que notre croyance repose sur de fermes assises et qu'elle a une base bien plus inébranlable que le granit. Nous voyions l'erreur accourir avec tous ses flots déchaînés et nous étions tranquilles, comme l'homme de mer qui connaît son navire et sait qu'il n'a rien à craindre des fureurs de l'ouragan ; nous voyions l'incrédulité contemporaine décrocher son armure et s'avancer en bon ordre de bataille, et nous étions sans trouble et sans inquiétude ; nous savions bien que tous ces traits se briseraient contre le bouclier de la foi, et qu'il n'était pas besoin d'une vaste érudition et d'une science hors ligne pour convaincre l'ennemi de sa faiblesse : nous nous rappelions Goliath et le petit pâtre de la campagne de Béthléem ; nous entendions le bruit de la lance et de la lourde épée du géant et nous voyions ensuite le caillou, lancé par la fronde, fendre l'air, s'enfoncer dans le front de l'homme de Geth et le renverser sans vie sur le sol.

C'est là l'histoire de l'erreur; elle se couvre de ce qu'elle croit l'armure de la science et affirme ses doctrines avec une magistrale assurance. Ne craignez rien, âmes catholiques; pour triompher de l'erreur, il suffira de la voix d'un enfant et d'une petite pierre recueillie dans le torrent de la vérité. Nous remercions donc M. Renan de nous avoir fourni l'occasion de voir de près la puissance irréfragable des enseignements de l'Église et l'inanité de tous les systèmes anti-chrétiens. Inanité, c'est bien le mot dont il faut se servir! c'est celui qui convient à tous les livres écrits contre la foi, celui qui convient particulièrement au livre des *Apôtres*. C'est la faiblesse, la frivolité, le vide, à tous les points de vue. Dans la *Vie de Jésus*, il y avait encore une couleur scientifique et un charme littéraire; ici la science et la littérature sont également en défaut et il ne reste même presque aucune de ces belles pages qui voilaient dans le tome I<sup>er</sup> la pauvreté et le désordre des idées sous le charme et la magie du style. Une fois de plus, nous avons reconnu la vérité de ce mot des écritures : *Et mentita est iniquitas sibi!* (1)

### III

#### **Le livre des Apôtres devant la morale.**

Inconséquent en philosophie, inexact et romanesque en histoire, le livre des *Apôtres* est dangereux, souverainement dangereux en morale. Ses principes vont droit à la ruine du christianisme, au panthéisme et partant au matérialisme.

M. Renan semble l'avoir pressenti, car il dit lui-même : « La théorie n'est pas la pratique. L'idéal doit rester l'idéal; il doit craindre de se souiller au contact de la réalité. Des pensées bonnes pour ceux qui sont préservés par leur noblesse de tout danger moral peuvent, si on les

(1) Ps. xxvi, 42.

applique, n'être pas sans inconvénient pour ceux qui sont entachés de bassesse (1).» — Ce serait vrai, si la logique n'était plus la logique, et si les conclusions ne découlaient pas fatalement des principes. La théorie, nous l'avouons, n'est pas la pratique, mais ce sont deux sœurs qui ne se séparent point et marchent toujours de concert. Qui ne sait que les idées ont un contre-coup dans les mœurs et que les doctrines prêchées à l'homme déteignent sur sa vie ? Quand le monde était couvert des temples de l'idolâtrie et qu'il croyait à Jupiter et à Vénus, il y avait dans les sociétés des mœurs païennes ; le jour où l'Evangile a été annoncé aux hommes, les vertus chrétiennes ont germé dans les âmes et la vie publique s'est relevée dans la justice et dans l'honneur. C'est la meilleure preuve de l'influence des doctrines sur les actes. Et il en est ainsi non-seulement d'un homme mais de tous. La noblesse de cœur, le souci de la dignité personnelle, la maturité de l'âge, la lumière de la science ne suffisent pas pour conjurer les dangers moraux d'une doctrine, quand elle les porte cachés dans son sein ; ces dangers éclateront un jour ou l'autre, et ceux qui ont accepté les principes et prétendent vainement s'affranchir des conséquences, viendront s'y perdre et s'y briser. Vous ne vivez dans la vertu, que parce que le Christ vit lui-même dans vos cœurs et dans la société, et que si vous avez secoué son joug, vous n'avez pu néanmoins vous affranchir de ces traditions de respect de vous-mêmes qui ont été puisées à l'école du christianisme, ont survécu à nos ruines et sont demeurées debout, malgré les efforts et les coups de l'impiété contemporaine. Eh bien ! repousser Jésus-Christ, s'en prendre à sa personne adorable et à celle des apôtres dont il a fait les colonnes et les fondements de son église, propager une doctrine qui est la négation de tout le christianisme, c'est déplacer les pôles du monde moral, c'est condamner les siècles à revenir en arrière, c'est nous

(1) LES ACTES, *Introd.*

ramener au paganisme, à l'état sauvage et vouloir faire de nous des barbares. C'est là, en effet, que sont arrivés tous ceux qui ont renié Jésus-Christ, et nous en avons un lamentable exemple dans ces anciennes églises d'Afrique et d'Asie, dans ces villes si florissantes, au temps de la foi chrétienne, et qui ne sont plus que des bourgades sans nom et des ruines au milieu desquelles vient camper aujourd'hui l'Arabe du désert. Aussi, M. Renan a-t-il raison, quand il dénonce à la conscience le danger de l'incrédulité moderne : « Prenons garde d'être complices de la diminution de vertu qui menacerait nos sociétés, si le christianisme venait à s'affaiblir. Que serions-nous sans lui ? Qui remplacera ces grandes écoles de sérieux et de respect telles que Saint-Sulpice, ce ministère de dévouement des Filles de la Charité ? Comment n'être pas effrayé de la sécheresse de cœur et de la petitesse qui envahissent le monde ? Notre dissidence avec les personnes qui croient aux religions positives est, après tout, uniquement scientifique ; par le cœur, nous sommes avec elles ; nous n'avons qu'un ennemi, et c'est aussi le leur, je veux dire le matérialisme vulgaire, la bassesse de l'homme intéressé (1). » Que M. Renan y prenne garde lui-même : il n'est point, en fait de religion pas plus qu'en fait d'idées, de divergences uniquement scientifiques. Le danger qu'il signale, et dont il a comme le pressentiment, est à nos portes : le matérialisme, qu'il regarde comme son ennemi et le nôtre, a sa source, sa source principale dans ces livres anticatholiques et ces doctrines de mort que l'on fait circuler au sein du peuple. Que m'importe la prédication des apôtres, si celui qui les envoie n'est point descendu du sein du Père, ni remonté à sa droite ? Que m'importe que Jésus soit l'honneur commun de tout ce qui porte un cœur d'homme, s'il n'est point réellement et substantiellement fils de Dieu ; je dis anathème à sa parole, je ne m'incline point devant son autorité, je ne puis

(1) LES APOTRES, *Introd.*

le vénérer comme mon maître, du moment qu'on m'enlève le droit de l'adorer comme mon Dieu.

Telles sont les conséquences logiques des négations posées par M. Renan. Il a beau s'en défendre, il a beau écrire : « La pensée d'ébranler la foi de personne est à mille lieues de moi. » Personne ne pourra l'en croire ni s'imaginer qu'il ait seulement voulu trouver le vrai et le faire voir, et travailler à ce que les grandes choses du passé soient connues avec le plus d'exactitude possible et exposées d'une façon digne d'elles. Les inexplicables atteintes portées par l'écrivain à la vérité de l'histoire, protestent contre cette défense de la sincérité de ses vues. S'il n'a pas voulu ébranler la foi du peuple, pourquoi donc faire des éditions populaires ? Pourquoi faire voter par certaines sociétés des fonds secrets, pour pouvoir livrer l'ouvrage au rabais et même au-dessous du prix de revient (1) ? » Le suffrage du peuple, quand il s'agit des œuvres de l'esprit, est illusoire aux yeux de M. Renan ; il veut qu'on ne le recherche pas et qu'on ne tienne compte que du suffrage du petit nombre d'appelés à la haute culture intellectuelle, et cependant il cherche à répandre son livre dans les masses. Il sait bien que le peuple ne discute pas, qu'il n'a ni le temps ni les moyens de contrôler un texte et qu'en fait d'histoire, il se montrera plus crédule que les hommes de science, et cependant, sachant cela, M. Renan écrit une version de son livre pour le peuple, il retranche de la première édition les passages où les classes humbles et laborieuses étaient un peu lestement traitées, et il met courageusement en circulation son travail, revu corrigé et considérablement mutilé. Pourquoi donc tant d'ardeur, tant de zèle, tant de prosélytisme ? Serait-ce uniquement dans l'intérêt de M. Michel Lévy ? La pensée de faire accepter sa doctrine par une foule crédule et

(1) On nous a affirmé que, en certaines villes de Normandie, la *Vie de Jésus* avait été mise en vente à 75 centimes.



passionnée n'aurait-elle donc pas traversé l'esprit de l'auteur? Ah! M. Renan, si vous n'avez pas réfléchi aux conséquences de votre œuvre, vous avez encouru le reproche d'une inqualifiable légèreté, et, si vous y avez réfléchi, vous avez fait une bien mauvaise action. En détrônant Jésus-Christ dans le cœur du peuple, en faisant de lui un homme et un accusé vulgaire, vous avez rendu mille fois plus lourd le poids du malheur et vous avez enlevé aux pauvres, aux petits, aux travailleurs, la seule chose capable de les consoler dans leur détresse. Quand ils avaient la foi en Jésus-Christ, ils regardaient sans envie l'opulence du riche, trouvaient léger en leurs mains l'instrument du travail, mangeaient joyeusement leur pain noir, après une rude journée, parce qu'ils avaient le crucifix sous les yeux et que le crucifix était pour eux l'image de la plus grande détresse et de la plus grande douleur, le signe du plus profond amour et de la plus haute espérance. Et maintenant que, grâce à vos doctrines, le peuple ne croit plus, il gronde sourdement et se consume d'envie en attendant qu'il prenne la fortune et la vie de ceux qu'il jalouse et que la croix du Christ ne protège plus.

Après avoir chassé Jésus-Christ du cœur de l'homme et de l'histoire, quoi d'étonnant que l'auteur des *Actes* cherche maintenant à en chasser Dieu! Les théories exposées dans cet ouvrage, tendent non-seulement à la ruine du christianisme, mais encore au panthéisme. On a dit que M. Renan était athée. Pour nous, nous ne le pensons pas, et nous lui croyons pour cela trop d'esprit et trop d'estime de lui-même. Il se contente d'être panthéiste, panthéiste d'une nuance fine et délicate. Il défie la nature, l'homme, et tout ce qui est. Son système religieux n'est qu'une sorte de métempsycose et la création ne lui semble qu'une transformation successive de l'être divin. Il y a longtemps que l'auteur des *Apôtres* en a fini avec le récit de la Genèse : il a, sur l'origine de la race humaine des idées infiniment curieuses. Écoutez-le : « La

formation de l'humanité est la chose du monde la plus choquante, la plus absurde, si on la suppose subite, instantanée. Elle rentre dans les analogies générales (sans cesser d'être mystérieuse), si on y voit le résultat d'un progrès lent continué durant des périodes incalculables. Il ne faut pas appliquer à la vie embryonnaire les lois de la vie de l'âge mûr. L'embryon développe, les uns après les autres, tous ses organes; l'homme adulte, au contraire, ne se crée plus d'organes. Il ne s'en crée plus, parce qu'il n'est plus dans l'âge de créer; de même que le langage ne s'invente plus, parce qu'il n'est plus à inventer (1). »

Ainsi, d'après M. Renan, nous ne sommes plus fils de Dieu, formés à son image et à sa ressemblance et ayant reçu de lui une âme vivante. Nous ne sommes qu'une substance, semblable d'ailleurs à celle du reste de la création, une substance qui s'est développée, on ne sait sous l'influence de quelle force, et qui est arrivée, on ne sait comment, à l'émancipation, comme une fleur printanière, dont l'éclosion a devancé celle des autres fleurs. Grand merci au membre ingénieux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : voilà une découverte qui lui fait honneur. On ne sait ce que l'homme a été, ni ce qu'il sera; il a fort bien pu, pendant des siècles incalculables, n'être qu'un quadrumane très-peu aimable, et il nous reste à faire des vœux pour qu'un mouvement rétrograde et une palingénésie regrettable ne nous rendent point au même état. Cette théorie a ses avantages, puisqu'elle dégage l'homme vis-à-vis de la divinité et, à ce point de vue, elle a droit aux acclamations des coryphées de la morale indépendante. Mais elle a aussi des torts et entre autres celui d'être inexplicable aux yeux de la science. Si, en effet, l'humanité n'a pas été constituée, à son origine, telle que nous la voyons aujourd'hui, si elle a existé, au temps des grandes transformations dont la géologie croit avoir découvert la preuve incontestable, pourquoi ne trouve-t-

(1) LES APOTRES, *Introd.*

ou pas de fossiles humains dans les couches de la terre ? Si l'on dit que l'homme n'existait point alors à l'état parfait, s'il était à l'état embryonnaire, pourquoi ne retrouve-t-on plus aujourd'hui de vestiges de ces embryons ? On découvre des vestiges de toutes sortes, on sait recomposer et nommer tous les êtres dont on déterre les fossiles, pourquoi donc ne retrouve-t-on jamais de traces de ce qui a pu être, à un moment donné, l'embryon de l'homme ? Sans doute, M. Renan n'est pas tenu de compter avec la Bible, mais il devrait au moins compter avec les traditions unanimes de tous les peuples, dont il paraît faire tant de cas, en d'autres circonstances. « Notre siècle, dit-il quelque part, par des prodiges d'induction scientifique, a réussi à reculer de beaucoup les bornes de l'histoire. La physiologie et la mythologie comparées nous font atteindre des époques bien antérieures à tout document écrit. L'homme, en effet, parla et créa des mythes avant d'écrire. Certes l'histoire remonte aussi par ses récits fort au delà de l'époque où vécurent les premiers historiens ; mais la transmission des faits un peu anciens est d'une extrême imperfection, tandis que le langage et la mythologie se conservent intacts durant des milliers d'années (1). » Or toutes les traditions, mythologiques ou non, écrites ou parlées, toutes les traditions proclament le fait de la création des êtres. Malgré cela, M. Renan s'obstine à admettre l'éternité de tout ce qui est sous le soleil. « L'incalculable série de siècles nécessaires, dit-il, pour traduire en durée les révolutions qui ont tiré toutes les réalités actuelles de la masse solaine n'a rien qui doive nous embarrasser. Les milliards de siècles sont à notre disposition. L'infini de la durée est avant nous, et aucun de ses éléments infinitésimaux n'a été vide de faits (2). » Ce qui amène M. Renan à cette conclusion, c'est cette phrase plus ou moins imprégnée d'athéisme : *Avant que*

(1) REVUE DES DEUX-MONDES, tome XLVII, page 762. J.

(2) REVUE DES DEUX-MONDES, tome XLVII, page 766. }

ta religion fût arrivée à proclamer que Dieu doit être mis dans l'absolu et l'idéal, c'est-à-dire hors du monde.... Ainsi, le progrès de la religion est d'avoir mis la divinité au ban de l'humanité et d'en avoir fait un être de raison. Si Dieu n'est plus qu'un être de raison, que sera l'homme dans ce système? Un atome arrivé, après des milliers d'années, à la conscience de lui-même (1), et marchant à la déification absolue : « Dieu alors sera complet, si l'on fait du mot Dieu le synonyme de la totale existence. En ce sens, Dieu sera plutôt qu'il n'est : il est *in fieri*, il est en voie de se faire (2). » Voilà comment le panthéisme, une sorte de panthéisme attique et raffiné, une des idées les plus chères de M. Renan, se cache au fond de toutes ses théories et n'a pas craint de s'affirmer, au début d'un livre sur les *Origines du Christianisme*.

Après avoir ainsi prodigué l'outrage aux divines Écritures et à leur doctrine, il était naturel de ne point épargner les catholiques, si recommandables qu'ils pussent être; nous aurions été surpris de trouver pour nous un respect que M. Renan n'a point eu pour les écrivains sacrés. M. Renan n'a point voulu nous causer cet étonnement et il a écrit de nous avec un style qui feint d'être calme et ami, mais qui cache le poignard sous l'élégance de ses périodes. L'auteur de la *Vie de Jésus* affecte la froideur et l'insensibilité, et il se dit un goût assez vif des choses de la foi, pour qu'il lui ait été donné d'apprécier doucement ce qu'il y a eu parfois de touchant dans le sentiment qui inspirait ses contradicteurs. Mais alors pourquoi en parler comme de gens malhonnêtes, et n'excuser leur déloyauté que par une sotte et naïve crédulité? Est-ce bien M. Renan qui a pu écrire ces paroles : « calomnies, contre-sens, falsifications des idées et des textes, raisonnements triomphants sur des choses que l'adversaire n'a pas dites, cris de victoire sur des erreurs qu'il

(1) Id., 771.

(2) Id., 772.

n'a pas commises, rien ne paraît déloyal à celui qui croit tenir en main les intérêts de la vérité absolue (1) ? » Ce sont là les reproches très-justement adressés par les catholiques à l'auteur de la *Vie de Jésus*. Mais de quel droit les retourner contre nous ? Nous ne nous en sommes pas tenus à de vagues accusations, et chaque fois que nous avons signalé une erreur, nous en avons donné la preuve. Si les mots calomnies, contre-sens, falsifications, ont été cités, à côté de chacun d'eux, il y avait un texte justificatif. M. Renan, en portant contre nous les mêmes accusations, n'a point suivi la même méthode, et, selon la loi qu'il s'est faite, il affirme, mais ne prouve pas. Il est même, cette fois, tout à fait sobre d'indications chiffrées au bas de la page ; il se rappelle les mésaventures que lui ont values ces malheureux petits chiffres qui n'étaient là que pour l'œil et qui ont donné la malencontreuse idée d'ouvrir le livre et de remonter aux sources indiquées.

Nous ne sommes pas comme le doux et dédaigneux académicien, et nous avons des efforts à faire pour supporter avec calme ses injustices et ses injures. Nous ne pouvons souscrire à son langage : « La controverse religieuse est toujours de mauvaise foi, sans le savoir et sans le vouloir. Il ne s'agit pas pour elle de discuter avec indépendance, de chercher avec anxiété ; il s'agit de défendre une doctrine arrêtée, de prouver que le dissident est un ignorant ou un homme de mauvaise foi (2). » C'est nous mettre sur le même pied que le sacerdoce du paganisme qui avait tous ses intérêts engagés contre l'Évangile, c'est nous dire, en termes polis : vous êtes déloyaux, mais votre simplicité vous excuse. Ah ! sans doute, nous ignorons plus que nous ne savons et sur plus d'un point de la science humaine nous aurions besoin d'être enseignés, mais, quant à la science divine, nous croyons la posséder mieux que personne et nous n'entendons recevoir de leçons de qui

(1) LES APOTRES, *Introd.*

(2) LES ACTES, *Introd.*



que ce soit parmi les modernes ; nous sommes de la grande école de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin et de Bossuet, ces fiers génies que les siècles suivants n'ont pu dépouiller de l'auréole, ni dessaisir du sceptre de la science. Si donc nous défendons la doctrine catholique, c'est que nous la voyons en possession des vérités et des promesses divines. Nous ne voudrions pas d'une religion percée à jour et nous ne sommes pas de ceux qui défendent à toute outrance une doctrine arrêtée. Nous sommes pour le catholicisme aujourd'hui, et demain nous serions contre lui, si, par impossible, la fausseté nous en était démontrée ; sans hésiter, nous nous ferions protestants ou tures, si nous pouvions soupçonner que la vérité est dans l'islamisme ou le protestantisme. Pourquoi donc tenir à nous donner pour gens absurdes ? c'est qu'il est divertissant de montrer son ennemi sous un jour odieux et de lui prêter le caractère de Tartuffe.

Après ce parti-pris, on s'attend bien à des accusations telles que celles-ci : « Il (saint Luc) écrivit l'histoire sur le ton d'apologiste à toute outrance qui est celui des historiens officiels de la cour de Rome... L'auteur des *Actes* fut, mais avec une naïveté qu'on n'égala plus, le premier de ces narrateurs complaisants, béatement satisfaits, décidés à trouver que tout dans l'Église se passe d'une façon évangélique (1). » Pour emprunter le langage de M. Renan, nous devons dire qu'il y a là, tout au moins, deux calomnies : l'une contre les historiens catholiques, l'autre contre les papes. Ainsi, d'après l'auteur des *Apôtres*, nos écrivains sont des narrateurs complaisants, béatement satisfaits et décidés à trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. L'optimisme peut être le fait d'un homme, mais ce n'est pas le caractère de tous nos historiens. Eusèbe, saint Jérôme, saint Augustin, les maîtres de la grande école bénédictine ont parfois une âpreté qui nous étonne, et nous sommes bien obligés de

(1) LES APOTRES, *Introd.*

reconnaître que si dans leur âme il y a la douceur du miel, il y a en même temps la force du lion. Les écrivains catholiques, des narrateurs complaisants et béatement satisfaits ! mais c'est un reproche inexplicable. Il faut n'avoir pas lu les écrits de nos grands docteurs et de nos grands évêques : il faut avouer que l'histoire est demeurée un livre scellé, pour tenir ce langage. La critique, dont les modernes se font tant d'honneur, n'a-t-elle pas vu le jour au fond des cloîtres ? n'a-t-elle pas eu pour pères les vieux bénédictins ? Qui ne connaît les travaux de dom Mabillon, dom Calmet, dom Martène ? Qui n'est allé ouvrir les annales de Baronius, quand il a voulu trouver une date certaine ? Lorsqu'il s'agit de s'édifier sur l'authenticité d'un acte, n'interroge-t-on pas Bollandus et ses collaborateurs, dont la discussion parfois excessive, et les opinions tranchées et inflexibles attestent au moins le génie critique ? Un savant et modeste curé de campagne a fait un beau livre ayant pour titre : *Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques* de plusieurs écrivains modernes. Nous pensons qu'il serait impossible de faire la contre-partie, et cette impossibilité même rend plus criantes les injures gratuites de nos adversaires.

Il serait encore plus facile de venger les papes que de défendre leurs biographies. La papauté n'a pas besoin de narrateurs complaisants et béatement satisfaits : ce qui la justifie et la couronne glorieusement devant l'histoire, c'est l'exposé simple et complet de ses actes. Les pontifes romains n'ont pas besoin d'autre chose que de la vérité. Qu'on ne travestisse pas leur vie, qu'on la raconte fidèlement et ce récit sera leur meilleure défense. Chaque fois qu'un critique grave et savant a mis à l'étude l'histoire d'un nom souvent fort calomnié, il en est résulté pour la papauté une apologie d'autant plus magnifique, qu'elle était imprévue et involontaire (1).

(1) Voir l'*Histoire de saint Grégoire VII*, par Voigt, et l'*Histoire d'Innocent III*, par Hurter.

Nous n'avons pas le courage de relever cette phrase qui clot l'introduction du livre des *Apôtres* : « Lucrèce et sainte Thérèse, Aristophane et Socrate, Voltaire et François d'Assise, Raphaël et Vincent de Paul ont également leur raison d'être, et l'humanité serait moindre si un seul des éléments qui la composent lui manquait. » Plusieurs de ces rapprochements sont de nature à blesser les âmes honnêtes. Ces alliances de mots supposent un voile épais sur les yeux et portent avec elles-mêmes leur châtiment. Nous n'en dirons pas autre chose et nous nous contenterons de rappeler à M. Renan certaines paroles tombées de sa plume et qu'il a trop vite oubliées : « On raconte qu'Angelico de Fiésole ne peignait qu'à genoux les têtes de la Vierge et du Christ : il serait bien que la critique fit de même et ne bravât les rayons de certaines figures, devant lesquelles se sont inclinés les siècles, qu'après les avoir adorées (2). »

Qu'on nous permette une dernière citation :

« Le catholicisme sera bientôt travaillé par de grands schismes ; les temps d'Avignon, des antipapes, des élémentins et des urbanistes, vont revenir. L'Eglise catholique va refaire son XIV<sup>e</sup> siècle ; mais, malgré ses divisions, elle restera l'Eglise catholique. » Ce dernier aveu est bon à recueillir. Oui, l'Eglise catholique restera l'Eglise catholique, parce qu'elle a des promesses de vie et des gages d'immortalité, parce qu'elle est fondée sur la pierre, sur celui à qui il a été dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.*

Nous ne savons pas ce que Dieu réserve à la papauté, mais ce que nous savons bien, c'est que les temps des schismes sont loin de nous et que le grand mouvement des âmes est du côté de Rome, la mère et maîtresse de toutes

(2) ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE, *les Historiens critiques de Jésus.*

les églises. Jamais peut-être, depuis les origines du christianisme, l'union des fidèles et des pasteurs avec la chaire de saint Pierre n'a été aussi profonde et aussi indissoluble; les simples chrétiens, les évêques et le vicaire de Jésus-Christ forment une chaîne mystérieuse qui ne sera certainement point rompue de nos jours. Les fidèles ont leur main dans la main des pasteurs, et les pasteurs à leur tour ont leur main dans celle du vicaire de Jésus-Christ. Ce serait en vain qu'on chercherait dans les rangs de l'épiscopat un nouveau Photius : du sommet à la base de l'édifice catholique, il n'y a qu'un cœur et qu'une âme. Sans doute, les hommes peuvent essayer de briser cette incomparable unité, ils peuvent assembler des bataillons et tirer l'épée contre le pontife pacifique qui gouverne et bénit le monde chrétien; ils peuvent l'arracher du Vatican d'où il promène son vigilant regard sur toute l'Eglise, mais il y reviendra un jour; il retrouvera son trône et sa tiare, parce qu'il est dans les desseins de Dieu qu'il soit roi, pour être libre, et après une résistance opiniâtre, on verra les choses passagères servir au triomphe des choses permanentes et se jeter enfin palpitantes et vaincues dans les bras de la vérité. Dieu aura son jour et son heure, comme il les a eus déjà, dans le cours de cette génération.

« Il plut à la Providence, pour humilier le monde, de rassembler dans un seul homme tout ce que le génie d'un siècle peut faire, et de montrer dans la papauté sans défense, représentée par un vieillard, d'une capacité commune, la supériorité de la foi sur l'intelligence, et la faiblesse des projets personnels comparés à l'accomplissement simple et soumis des projets divins notifiés par la tradition. On sentait dans Pie VII l'homme qui ne peut pas, qui voudrait compatir au génie manifesté par la victoire, mais qui trouve dans sa conscience un obstacle invincible à son penchant : son adversaire croyait à son épée; il était inexorable autant que maître. On sait que la cendre de Pie VII repose sous le dôme de Saint-Pierre, et celle de

Napoléon sur un rocher de l'Atlantique : c'était un de ces moments que j'ai dit, où le temps se rencontre avec l'éternité (1). »

Cette belle page d'histoire contemporaine est du Père Lacordaire, et, en finissant cette réponse à M. Renan, nous sommes heureux de nous reposer sur le nom d'un des plus vaillants défenseurs de Jésus-Christ et de son Église.

Nous ne déposerons pas la plume sans exprimer ici un dernier vœu. En étudiant dans les *Actes*, le caractère et la physionomie de saint Paul, nous étions frappé de la transformation miraculeuse qui s'était faite en sa vie, et nous admirions comment le sombre persécuteur des chrétiens était devenu le plus grand propagateur du christianisme parmi les gentils. Et en lisant ce récit, nous pensions involontairement à M. Renan, à sa haine profonde et à ses persistantes attaques contre Jésus de Nazareth. Oh ! si la grâce de Dieu pouvait le toucher, si la lumière d'en haut pouvait le visiter et l'arrêter dans sa route, si les écailles du scepticisme et de l'erreur pouvaient tomber de ses yeux, s'il pouvait se relever chrétien et porter à son tour le nom de Jésus-Christ devant les peuples et les rois ! C'est notre vœu le plus cher et notre prière la plus fervente pour l'âme d'un de nos frères égarés.

(1) *Lettre sur le Saint-Siège.*



Date 1

GTU Library



3 2400 00603 5053



PRINTED IN U. S. A.

FT40  
st Renan R29a  
XC4



**GTU Library**  
2400 Ridge Road  
Berkeley, CA 94709  
**For renewals call (510) 649-2500**  
All items are subject to recall.

A LA MÊME LIBRAIRIE

---

## BREVIARIUM THEOLOGICUM

CONTINENS DEFINITIONES, DESCRIPTIONES ET EXPLICATIONES TERMINORUM THEOLOGICORUM,

AUCTORE JOANNE POLMANO

EDITIO NOVA REVISA ET ANNOTATA

**A. R. P. Marcolino CHERY, Sacri Ordinis Prædicatorum**

Grand in-18. *Prix net* : 3 francs.

---

## CONFÉRENCES

DU COUVENT SAINT-THOMAS-D'AQUIN DE PARIS

**Par le R. P. MONSABRÉ**

DES FRÈRES PRÊCHEURS

INTRODUCTION AU DOGME CATHOLIQUE

2 vol. in-8. . . 12 fr. 50 c.

---

## JÉSUS-CHRIST

ÉTUDES SUR

SA VIE ET SA DOCTRINE

DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

**Par le Dr J.-M. SEPP**

Professeur d'histoire à l'Université de Munich.

2 vol. in-8. — 12 fr.

---

## VIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST

DU DOCTEUR SEPP

TRADUITE DE L'ALLEMAND PAR M. CHARLES SAINTE-FOI

APPROUVÉE PAR S. E. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

SECONDE ÉDITION

ORNÉE D'UNE CARTE DE LA PALESTINE

3 volumes gr. in-18. — *Prix* : 9 fr.

---

PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

IDEAL  
BOOKSTORE  
1125 Amsterdam Ave.  
Opp. Columbia Univ.  
New York 25, N. Y.



